N° 4—6. I—II. AVRIL—JUIN 1935

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1935

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 4—6 Avril-Juin 1935

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

8 avril. Kleczkowski A.: Les rapports linguistiques et littéraires germano-polonais.

13 mai. Grabowski T.: La littérature polono-silésienne du moyen-âge.

Klinger W.: »Archelaüs«, tragédie d'Euripide. Essai de reconstruction.

21 juin. Łempicki Z.: Etudes sur la poétique. La littérature, la poésie et la vie.

Milewski T.: Des rapports entre la langue indo-hittite et la langue indo-européenne.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

23 mai. Sinko K. (Mlle): Jérôme Canavesi.

6 juin. Godlewski M. (Mgr.): Un portrait inconu d'Alexandre Ier, de Bacciarelli.

Bulas K.: La chronologie des stèles funéraires attiques de l'époque archaïque.

13 juin. Gąsiorowski St.: La civilisation matérielle et l'art en présence de la systématique de la première.

Commission linguistique.

1er avril. Kniezsa St.: Contributions à l'étude des problèmes historiques en rapport avec le dialecte slovaque oriental.

Stieber Z.: Contributions à l'étude des problèmes historiques concernant le dialecte slovaque oriental.

Commission pour l'étude des langues orientales.

25 juin. Śmieszek A.: Considérations sur le vocalisme présumé de la langue égyptienne primitive.
Willman-Grabowska H. (Mme): *Bṛhaspátir nīlapṛṣṭhaḥ.*

II. Classe d'histoire et de philosophie.

15 avril. Handelsman M.: L'année 1848—49 en Italie et la politique du prince Adam Czartoryski.

20 mai. Taubenschlag R.: Les billets »à ordre« et »au porteur« dans le droit médiéval polonais.
— La clause concernant »la bonne et libre volonté« dans les documents juridiques du moyen-âge en Pologne.
— L'article B IV 5 des Statuts de Casimir le Grand.
— L'histoire de la réception du droit grec en Egypte.

21 juin. Papée F.: Jean-Albert.

Commission ethnographique.

26 juin. Szeptycka J. (Mlle): Contributions à l'ethnographie du district de Janowiec.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES.

La séance publique annuelle de l'Académie eut lieu le 22 juin 1935, en présence de Mr le professeur et abbé Bronisław Żongołłowicz, Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, qui représentait Mr le Ministre.

Mr le Président de l'Académie ouvrit la séance et caractérisa la situation générale et les travaux de cette institution, ainsi que ses rapports avec le Gouvernement de la République et la société, après quoi Mr le Secrétaire général rendit compte de l'activité de l'Académie l'année 1934/35, puis il énuméra les prix décernés et nomma les membres récemment élus.

Le prix Erazm et Anna Jerzmanowski échut à Mr l'abbé Wacław Bliziński à Lisków, district de Kalisz, comme récompense de son oeuvre philanthropique.

Le prix Probus Barczewski pour une étude historique, fut décerné à Mr Zygmunt Wasilewski, comme à l'auteur de l'ouvrage intitulé »Norwid«, Varsovie 1935.

Le professeur Kazimierz Sichulski, auteur du portrait de Mr Konstanty Srokowski, journaliste, exposé en 1934 au Salon de la Société des Amis des Beaux-Arts à Cracovie, obtint le prix Probus Barczewski, à titre de dinstinction pour une peinture exposée l'année 1933/1934 et à titre de récompense pour son oeuvre artistique en général.

Le prix Feliks Jasieński, destiné à l'auteur d'une oeuvre du domaine de l'art graphique ou de la sculpture, exécutée par un artiste n'ayant pas dépassé l'âge de 35 ans, fut attribué à Mr Alfons Karny, comme à l'auteur du portrait en bronze de Mr Marjusz Maszyński, exposé en 1934 au Salon de la Société des Beaux-Arts à Cracovie.

Mr Michał Kondracki, auteur d'une symphonie empruntée

à la musique des montagnards, intitulée »Obrazy na szkle« (»Images sur verre«), publiée en 1933 et plusieurs fois exécutée, obtint le prix Feliks Jasieński, destiné à l'auteur d'une oeuvre musicale, n'ayant pas dépassé l'âge de 35 ans.

Le prix Feliks Sommer pour le meilleur travail du domaine de la médecine, échut au professeur Jan Szmurło, en qualité d'auteur de l'ouvrage intitulé: »Choroby gardła, krtani, tchawicy, nosa i uszu« (»Les maladies de la gorge, du larynx, de la trachée-artère, du nez et de l'oreille«, Wilno 1935) ainsi qu'à titre de distinction pour ses travaux scientifiques en général.

Furent élus membres de l'Académie:

I. Classe de philologie.

a) Membre titulaire:

1. Mr Tadeusz Lehr-Spławiński, professeur de philologie slave à l'Université des Jagellons à Cracovie.

b) Membres correspondants:

1. Mr Zygmunt Batowski, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Joseph Piłsudski à Varsovie.

2. Mr Leon Kozłowski, professeur de préhistoire à l'Université de Jean Casimir à Lwów.

3. Mr Roman Pollak, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université de Poznań.

II. Classe d'histoire et de philologie.

a) Membre titulaire:

1. Mr Ludwik Piotrowicz, professeur d'histoire ancienne à l'Université des Jagellons à Cracovie.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles.

a) Membres correspondants:

1) Mr Henryk Arctowski, professeur de géophysique et de météorologie à l'Université de Jean Casimir à Lwów.

2. M[r] Stanisław Kulczyński, professeur de botanique à l'Université de Jean Casimir à Lwów.

3. M[r] Jerzy Smoleński, professeur de géographie à l'Université des Jagellons à Cracovie.

IV. Classe de médecine.

a) Membre titulaire:

1. M[r] Hilary Schramm, professeur de médecine à l'Université de Jean Casimir à Lwów.

b) Membres correspondants:

1. M[r] Jan Lauber, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Joseph Piłsudski à Varsovie.

2. M[r] Adam Czyżewicz, prof. de gynécologie à l'Université de Joseph Piłsudski à Varsovie.

3. M[r] Franciszek Walter, professeur de dermatologie et de maladies vénériennes à l'Université de Jagellons à Cracovie.

Monsieur le Président de la République a donné son approbation à l'élection des savants suivants, élus à titre de membres étrangers par l'Assemblée Générale en 1934:

I. Classe de philologie.

a) Membres correspondants étrangers.

1. M[r] France Ramovš, professeur de philologie slave à l'Université de Ljubljana.

2. M[r] Franck Schoell, historien de la litérature à Paris.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

a) Membres titulaires étrangers:

1. M[r] Charles Diehl, professeur d'histoire byzantine à la Sorbonne.

2. M[r] Aage Friis, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles.

b) Membre correspondant étranger.

1. Mr D'Arcy W. Thompson, professeur de zoologie à St. Andrews.

IV. Classe de Médecine.

a) Membres titulaires étrangers:

1. Mr Louis Lapicque, professeur de physiologie à la Sorbonne.
2. Mr Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur à Tunis.
3. Mr Charles Roger, professeur de pathologie à Paris.

b) Membres corespondants étrangers:

1. Mr Alexis Abrikosow, professeur de pathologie à Moscou.
2. Mr Rodolphe Kimla, professeur de pathologie à l'Université Tchèque de Prague.

La séance fut levée après une conférence de Mr Białobrzeski, membre de l'Académie, intitulée: La science exacte de la nature et ses rapports avec les valeurs inhérentes à la civilisation.

Résumés.

17. BARYCZ H.: **Historja Uniwersytetu Jagiellońskiego w epoce humanizmu.** ***(L'histoire de l'Université des Jagellons à l'époque de l'humanisme).*** Séance du 21 mars 1933.

L'Université des Jagellons, la plus ancienne des universités polonaises, fondée en 1364, puis restaurée en 1400, connaît déjà une série de publications consacrées à son passé. L'ouvrage, désormais classique, de K. Morawski publié en 1900 à l'occasion du cinquième centenaire de la restauration de l'Université et intitulé: *Historja Uniwersytetu Jagiellońskiego. Wieki średnie i odrodzenie*, occupe la première place parmi ces différents travaux. Nous en avons également une traduction française de P. Rongier, intitulée: *Histoire de l'Université de Cracovie, Moyen-âge et Renaissance.* Paris, A. Picard et fils, I—III, 1900—3. L'ouvrage traite de l'histoire de l'Université depuis sa fondation en 1364 jusqu'au commencement du XVI[e] siècle, soit il embrasse l'époque où cette école était la plus florissante, la période où ses plus hautes aspirations servaient l'humanité, la religion et la nation, efforts qui se sont fait jour entre autres dans les conciles de Constance et de Bâle; il nous entretient des temps où l'Université jouait un rôle immense, tant en Pologne qu'à l'étranger, et où des écoliers venus en foule de Hongrie, de l'Est de l'Allemagne, de Silésie, de Bohême, de Moravie et de Suisse, affluaient à Cracovie, tellement qu'avec le temps leur nombre correspondait à près de 44 p. 100 de tous les étudiants inscrits.

Le présent travail qui se propose de continuer la tâche commencée par Morawski, comprend le XVI[e] siècle et le commencement du XVII[e], c'est-à-dire l'époque ou deux grands courants, l'humanisme et la Réforme, dominaient le mouvement intellectuel.

Cette période est de la plus haute importance pour l'histoire de de l'Université; en effet, à côté du grand essor et de l'épanouissement qui durent à peu près jusqu'à 1535, on voit se manifester des défauts de l'organisation et une baisse du niveau scientifique, qui contribuent à ruiner le prestige dont l'Université jouissait dans l'opinion de l'étranger; aussi, après avoir été une institution internationale par excellence à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle, la voyons-nous ravalée au rang d'une école dont la réputation ne dépasse guère les frontières de la Pologne.

Cette déchéance est le résultat de l'intervention de trois facteurs dont l'un était la Réforme, qui attirait vers les nouveaux centres universitaires protestants, tels que Wittenberg, Francfort-sur-l'Oder, Koenigsberg et autres, presque toute la jeunesse allemande, de sorte que la »Bursa Allemanorum«, détruite par un incendie en 1523, ne fut pas reconstruite. Quant au second facteur, il faut le chercher dans le fait que l'introduction de l'humanisme se heurtait à des difficultés créees par l'attitude hostile que prirent les trois Facultés supérieures. Quoiqu'on eût observé une opposition analogue dans d'autres universités à l'étranger, il n'en est pas moins vrai que ce qui restait d'écoliers étrangers quitta Cracovie et que surtout les Hongrois, très nombreux à l'Université, finirent par l'abandonner, aussi la »Bursa Hungarorum« fut-elle supprimée. Notons enfin que la jeunesse polonaise d'origine noble en fit autant et que depuis l'année 1540 elle commence à partir en foule pour l'étranger où elle fait ses études dans les universités italiennes, suisses et allemandes. A ces trois motifs d'un ordre purement intellectuel, vient se joindre une cause de nature sociale, soit le boycottage de l'Université par la noblesse. Après avoir obtenu des privilèges sociaux exceptionnels, inconnus ailleurs, et avoir acquis une influence énorme sur la politique intérieure et étrangère, la noblesse inaugura un système protégeant exclusivement la classe nobiliaire et ne tolérait pas que des éléments instruits, issus de la bourgeoisie et du peuple, fussent admis à des fonctions plus élevées dans l'Eglise et dans l'Etat, de sorte que des études supérieures systématiques n'avaient pratiquement aucune raison d'être pour les roturiers. La noblesse s'étant détournée de l'Université, celle-ci devient une institution

purement plébéienne depuis la moitié du XVIe siècle et ses élèves aussi bien que le corps enseignant, sont d'origine roturière.

Nous pouvons distinguer trois périodes essentiellement différentes dans l'histoire de l'Université à l'époque de l'humanisme. La première s'étend de 1500 à 1535 et correspond à l'époque où cette école est à l'apogée et où l'humanisme peut se développer à peu près sans entraves. La seconde, comprise entre 1535 et 1572, est l'ère de la réaction scolastique qui règne en maître et ne fait qu'accentuer la décadence de l'Université; enfin la troisième qui dure de 1573 à 1610, est caractérisée par une tendance à introduire systématiquement l'humanisme, ainsi que par les dernières tentatives entreprises en vue de relever l'Université et de lui rendre son ancienne splendeur. Dans la première période, les nouveaux courants, en particulier l'humanisme, se propagagent avec force au sein de l'Univertité. Après un premier échec subi entre 1475 et 1492, l'humanisme prend un nouvel essor dans le premier quart du XVIe siècle. Comme ce courant gagne du terrain, on parvient à remplacer la fameuse grammaire latine spéculative d'Alexandre de Villa Dei par de nouveaux manuels, d'abord par celui de Donatus, puis, à partir de 1538, par le manuel de N. Perotti. On introduit également des manuels servant à initier dans l'art de composer des lettres. Ceux-ci sortaient surtout de la plume d'humanistes actifs à l'Université, tels que Jean Ursinus, Jean Sacranus, Bernardus Caricinus, Jean Aesticampianus et Stanislas de Łowicz; enfin, on fait une large part à la lecture des classiques, surtout à celle des oeuvres de Virgile et de Cicéron.

L'humanisme s'appuie surtout sur les jeunes. Un grand rôle échoit aux humanistes ambulants, généralement originaires de la Suisse allemande (Rodolphe Agricola, Valentin Eck, Jean Hadelius, Philippe Gundelius, Udalrich Fabri, l'Anglais Erasme Coxe et autres). A côté de ceux-ci, des humanistes polonais déploient également leur activité. Citons entre autres Paul de Krosno dont le poète polono-latin et le diplomate très connu Jean Dantyszek (Joannes Dantiscus) était l'élève. Bientôt, entre 1520 et 1530, l'humanisme entre dans une phase plus mûre, phase qui se traduit par le culte d'Erasme de Rotterdam, qui rayonne de deux centres; l'un est composé de savants se groupant autour de l'humaniste E. Coxe, tandis que l'autre se forme autour de Just L. De-

cius, historien et secrétaire du roi, et autour des humanistes silésiens qui s'en raprochent, comme George de Legnica et autres. D'autre part, on s'intéresse de plus en plus à l'étude du grec et de l'hébreu. Deux Italiens, Jean Silvius Amatus et Constantin Claretti, furent les premiers humanistes qui s'occupèrent, entre 1504 et 1511, d'enseigner le grac. Les leçons de grec furent continuées ensuite par George de Lignica qui ne les donne d'abord que provisoirement en 1520, pour se livrer ensuite à l'enseignement systématique de cette langue (1528—35), tâche dans laquelle il était secondé par ses éleves Antoine de Napachanie, V. Pernus et autres. Le Juif baptisé, Léonard David, donne, également en 1528, les premières leçons d'hébreu, et Jean van der Campen, professeur du *Collegium Trilingue* à Louvain, fait en 1535 une conférence sur le même sujet. Le tableau qu'offre le développement de l'humanisme est complété par la réforme, selon les principe de celui-ci, que subit l'unique chaire d'éloquence fondée en 1407, ainsi que par les efforts de faire venir Philippe Mélanchton à Cracovie. A côté de l'humanisme, un autre courant en partie religieux, en partie intellectuel, trouve bientôt un écho à l'Université. Nous entendons par là la Réforme qui y pénètre en 1522 et dont le représentant le plus en vue, maître Jacques d'Iłża le Jeune, élève entre 1528 et 1535 les premiers pionniers de ce mouvement en Pologne.

En dehors de l'humanisme on cultive également les autres sciences à l'Université. Les différentes branches de la philosophie scolastique sont représentées par le thomisme (Jean de Głogowa et Michel de Vratislavia), le scottisme (Michel de Bystrzyków, Jean Stoczniczka, le minorite italien Albert Fantini), enfin par le terminisme (Grégoire de Stawiszyn) qui revêt la forme plus moderne que lui a donnée le péripatéticien français Jacques Lefèvre d'Étaples. On ne néglige également pas les sciences mathématiques et astronomiques dont Martin Biem d'Olkusz, l'auteur d'un projet tendant à réformer le calendrier Julien (1516), et qui entretenait des rapports scientifiques suivis avec Copernic, était le principal représentant. Enfin on s'adonnait à l'étude de la géographie dont les investigations ne se bornaient pas aux découvertes géographiques récentes, mais s'étendaient également au territoires inexplorés dans l'Est de l'Europe (comp. le petit ou-

vrage de M. Miechowita *De duabus Sarmatiis*, 1517, qui jouissait d'une grande réputation).

Le développement plutôt libre de l'Université évoluant dans le sens de l'humanisme, est violemment interrompu par la réaction scolastique dont le réforme des études à la Faculté de philosophie en 1536 est une des manifestations et dont le but consiste à revenir à Aristote et à la philosophie spéculative. Les dernières traces de protestantisme, peu nombreuses d'ailleurs, sont refoulées, on bannit avec le temps les manuels composés par des auteurs protestants et l'on introduit en 1578 la profession de foi catholique. Le caractère catholique de l'Université qui résultait dans une large mesure du milieu social dont provenaient les maîtres et les élèves, issus soit de la bourgeoisie, soit du peuple, restés fidèle l'une et l'autre à Rome, à l'encontre de la noblesse, entraîne des conséquences fâcheuses pour le développement ultérieur de l'école. Les troubles et les émeutes des étudiants, dirigées contre les hétérodoxes, suscitent un vive inquiétude. Les ordonnances royales dont ces désordres sont suivis, ne tardent pas à condamner sévèrement l'Université (p. ex. en 1570); de plus elle est menacée des foudres de la noblesse; en effet, celle-ci ne se contente pas de réclamer l'institution d'une commission qui, à l'instar de celle de Padoue, serait chargée de réformer l'Université (Diète de 1562/3), mais, toujours mal disposée à son égard, elle demande au cours de la Diète de 1563/4, la réduction des revenus de l'Académie, sans cela déjà appauvrie. C'est en vain que pour arrêter la décadence de plus en plus profonde de l'Académie, on fait venir, en qualité de professeurs, deux Italiens, soit l'helléniste P. Illicino et Fr. Stancaro (1548—50). Les réclamations qui se font jour dans la littérature courante, en vue de réformer l'Université n'ont, elles aussi, pas d'effet, quoiqu'elle aient été réunies dans un ample ouvrage du maître S. Maricius (*De Scholis seu academiis*, 1551). Même le clergé se détourne de l'Université. Depuis que le jésuite Pierre Canisius a fait, en 1558/59, un voyage en Pologne, le clergé commence à pencher pour la Compagnie de Jésus dont il espère la restauration de l'enseignement, ce dont témoigne le projet, qui ne fut jamais réalisé d'ailleurs, de fonder dans toutes les villes plus importantes du royaume, des collèges dirigés par des jésuites. Parmi les professeurs dont l'activité coïncide avec cette période, il n'y en a que plusieurs qui

méritent d'être mentionnés; ce sont: les humanistes Benoît de Koźmin, S. Maricius, Jacques Górski, Benoît Herbest, Stanislas Grzebski, le théologien Adalbert Novicampianus etc.

Au marasme et à la déchéance de la science qui se font jour à cette époque, succède la troisième période qui s'étend de 1572 à 1610. Elle se distingue par le renouveau du mouvement intellectuel à l'Université ainsi que par la tendance à rompre avec l'inertie dans laquelle elle était plongée. Quoique très vivaces dans cette période, les efforts en vue d'entreprendre une réforme fondamentale de l'Université n'aboutirent pas à une solution pratique du problème. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on arrive à réformer en partie la faculté des »arts« *(artium)*, réforme qui dota enfin les cours d'humanités des même droits que ceux dont jouissaient les leçons de philosophie. On réussit également à introduire de nouveaux manuels de philosophie aristotélicienne, parmi lesquels il importe de nommer celui du Charpentier. De moindre importance encore était la réforme du Collège des juristes, entreprise en 1579 et en 1581, vu qu'elle se bornait à la discipline et aux question relatives à l'organisation.

Les projets de réforme que la noblesse se proposait de réaliser et qu'elle caressait pendant le premier interrègne (1572—73), se montrèrent également irréalisables. La clause insérée dans les *pacta convecta*, en vertu de laquelle le roi nouvellement élu, c'est-à-dire Henri de Valois, était tenu à faire venir des savants éminents de l'étranger, afin de relever l'Université, ne fut jamais exécutée. Quant à l'initiative privée du futur Grand-Chancelier Jean Zamoyski, elle eût le même sort. En 1573 Zamoyski entendait faire venir à Cracovie Paul Manucius, un humaniste des plus connus ainsi que le juriste français François Balduin, pour leur confier le réforme de la faculté »artium« et de la faculté de droit, mais ce projet n'aboutit à aucun résultat.

La réforme et le relèvement de l'Université ne préoccupent peut-être jamais autant les esprits, que sous le règne d'Etienne Batory, c'est-à-dire à l'époque où la politique et la civilisation prennent un grand essor en Pologne. L'espoir fondé au début sur l'intervention du roi, devait cependant être déçu, car Batory entendait résoudre le problème universitaire d'une manière différente; en effet, il conçoit en 1577 le plan grandiose de fonder à Cracovie une nouvelle école modelée sur le Collège de France

à Paris. Elle devait dépendre directement du souverain et les plus grands savants italiens devaient y être appelés en qualité de professeurs. Ce plan ne pouvant être exécuté, l'attention du roi se porte en premier lieu sur la Compagnie de Jésus, qui, grâce à son appui, propage bientôt l'enseignement jésuite en Pologne ou l'Académie de Wilno, fondée en 1578 et dirigée par des membres de l'Ordre, est le couronnement de cette entreprise. Mais les jésuites ne s'en tiennent pas là; après de longs effort et des luttes incessantes, ils sont autorisés en 1583 à fonder une maison de profès à Cracovie et bientôt il tâchent d'obtenir des chaires à la faculté »artium« et à la faculté de théologie (1589); cependant ayant rapidement fait des démarches à Rome, l'Université réussit à réduire ces projets néant.

Le clergé s'occupe, lui aussi des questions relatives à la réforme de l'Université. Les résolutions votées en 1577 et en 1607 par les synodes, puis les essais tentés en 1599 et 1608 par les évêques en vue de relever l'Université, sont autant de preuves en faveur de ces louables intentions. Tous ces efforts ne donnent cependant aucun résultat positif. Enfin la réorganisation que l'Université entreprend en 1603, fait table rase de tous les progrès réalisés par l'humanisme et introduit définitivement, à quelques exceptions près, le système de l'enseignement médiéval et scolastique qui devait se maintenir pendant deux siècles et durer jusqu'au moment où H. Kołłątaj réforma l'Académie en 1780.

Quoique l'Université s'enferme peu à peu dans le cercle des formes rigides de la pensée médiévale, nous voyons cependant dans cette période un certain nombre de professeurs des plus distingués. Qu'il suffise de nommer: les théologiens Stanislas Sokołowski et l'Italien Hannibal Roselli, auteur d'un ample commentaire sur les oeuvres d'Hermès Trismégiste; le botaniste Simon Syreniusz, le naturaliste Martin Fox qui entretenait des relations suivies avec le savant M. Aldrovandi à Bologne; le médecin et historien Sébastien Petrycy, le mathématicien Valentin Fontana, partisan de la théorie de Copernic, qui commente entre 1578 et 1580 son ouvrage *De revolutionibus orbium coelestium.*

Malgré les défectuosités et l'engourdisement graduel de l'Université, elle a joué en somme un rôle important dans l'histoire de la vie intellectuelle de la Pologne du XVIe siècle. Son activité est peut-être la plus modeste dans le domaine scientifique,

quoique les noms de M. Biem, de Miechowita et de Sokołowski brillent d'un bel éclat et que pendant tout ce siècle elle ait conservé et continué les traditions de Copernic. L'Université comble dans d'autres domaines, les lacunes de son activité scientifique; en effet, elle est le foyer dont rayonne l'humanisme et décide en grande partie de son extension en Pologne; elle encourage, surtout dans la première moitié du XVIe siècle, l'impression et la propagation d'ouvrages littéraires et contribue à la création d'une littérature scientifique populaire se servant de langue polonaise; enfin, elle organise, au prix de grands efforts, la première bibliothèque plus importante en Pologne et lui donne un caractère à demi public. Elle l'établit à côté du Collegium Majus, fait construire un local destiné à la recevoir et institue les premiers bibliothécaires chargés de remplir leurs fonctions en permanence. Mais c'est dans le domaine de l'enseignement et de l'instruction publique que l'Université a eu les plus grands mérites. Il suffit de dire que près de 20.000 jeunes gens y ont fait leurs études dans le courant du XVIe siècle et que parmi ceux-ci on trouve des noms qui se sont illustrés dans l'histoire de la civilisation et dans la politique de cette époque. Rappelons Nicolas Rej, le père de la littérature polonaise, les auteurs politiques A. Modrzewski et St. Orzechowski, Jean Kochanowski, le plus grand poète de l'ancienne Pologne, S. Szymonowicz poète écrivant en polonais et en latin, A. Bzowski, historien de l'Eglise, des prélats tels que St. Hosius et M. Kromer, des hommes politiques commes N. Sienicki, J. Ocieski etc. Mais l'activité de l'Université ne s'arrête pas là; en effet elle s'étend à l'enseignement primaire et secondaire, jusqu'au moment où les Jésuites s'établissent en Pologne, et embrasse également l'enseignement privé. Ce sont là de grands mérites qui ne sont pas toujours appréciés à leur juste valeur par l'histoire de l'enseignement en Pologne.

---

18. BULAS K.: **Chronologja attyckich stel nagrobnych epoki archaicznej.** ***(La chronologie des stèles funéraires attiques de l'époque archaïque).*** Séance du 6 juin 1935.

Les chiffres indiquant les figures se réfèrent au livre de l'auteur publié sous le même titre (Cracovie 1935).

Au cours des études qu'il fit à l'Université de Berlin en 1929/30, l'auteur a pris part aux exercices sous la direction du prof. Rodenwaldt, dans lesquels on discutait les monuments de la sculpture archaïque grecque, conservés dans les Musées de Berlin. On y analysait entre autres le fragment avec une tête de jeune fille, ayant fait partie d'une stèle attique au Metropolitan Museum of Art de New-York (fig. 20 c). On s'aperçut alors à quel point les opinions des archéologues sont différentes en ce qui concerne la date de ce monument et par conséquent la date des stèles attiques de l'époque archaïque. Encouragé par M. Rodenwaldt l'auteur entreprit d'établir la chronologie de tout ce groupe, en se bornant toutefois en principe au VI[e] s., vu que M. H. Diepolder préparait alors son ouvrage sur les reliefs funéraires attiques du V[e] et du IV[e] s. et que M. H. Möbius avait publié un peu avant son étude sur les ornements des stèles funéraires grecques de l'époque classique et postclassique.

L'auteur se proposait d'abord d'étudier la chronologie des stèles archaïques de tout le territoire grec et avait réuni tout le matériel nécessaire, mais comme un travail de ce genre aurait réclamé un temps plus prolongé, il se décida à se borner pour le moment à l'étude de la chronologie des stèles attiques qui forment un groupe homogène et distinct.

Le travail comprend quatre sections. Le premier chapitre établit la succession chronologique des stèles, de même que leur contemporanéité avec d'autres monuments, les stèles étant réparties en certains groupes d'après leur tectonique et leur décoration. Après avoir exposé les principes de la chronologie absolue qu'il a adoptée, l'auteur tâche dans le troisième chapitre de fixer les dates exactes des monuments, tout en respectant autant que possible l'ordre chronologique de ceux-ci. Le travail se termine par des considérations générales sur la forme de la stèle

attique et sa décoration, ainsi que sur l'origine de ce type et son développement.

En ce qui concerne les principes de la chronologie absolue, on a admis pour le vase François les années 570—560, tandis que l'origine de la technique à f. r. remonterait à 530—525 environ. Les oeuvres les plus anciennes du peintre d'Amasis, et surtout son amphore de Munich 1383 (fig. 15), dateraient des derniers dix ans de la première moitié du VIe s. L'activité d'Exékias commencerait vers 550, mais son amphore du Vatican ne serait pas postérieure aux années 540—530. La période de Léagros-garçon correspondrait à 510—505 environ.

La forme de la stèle ne fournit pas en elle-même des indices sûrs qui permettraient d'en fixer la date exacte, d'autant plus que presque toutes les stèles sont conservées à l'état de fragment. Il est vrai que le fût des stèles plus anciennes se rétrécit considérablement vers le haut, c.-à-d. que sa largeur mesurée en bas diffère de celle en haut, mais il faut tenir compte de la hauteur du fût. Or, le rapport entre la différence des deux largeurs et la hauteur est le suivant pour les principales stèles rangées dans l'ordre chronologique: stèle de doryphore trouvée dans le mur de Thémistocle (fig. 14) — 1:33; stèle de New-York (fig. 20 a) — 1:26; stèle d'Aristion — 1:68; stèle de Lyséas — 1:20. Si nous prenons ces rapports comme fonctions trigonométriques, nous obtenons les valeurs suivantes indiquant les angles d'inclinaison des côtés de la stèle relativement à la base: 89°10′, 88°50′, 89°35′ et 88°40′. Il en résulte en toute évidence que la stèle de Lyséas, bien que plus récente, se rétrécit beaucoup plus sensiblement vers le haut.

La différence entre l'épaisseur du fût en bas et son épaisseur en haut n'est également pas d'une grande importance pour la chronologie. En revanche, le rapport entre l'épaisseur et la largeur de la stèle constitue un indice important pour la chronologie relative; en effet, on observe ici une tendance manifeste à augmenter l'écart entre les deux dimensions. Bien entendu, il faut comparer celles-ci à la même hauteur ou, mieux encore, la moeynne de l'épaisseur du fût avec sa largeur moyenne. Nous aboutissons alors aux résultats suivants: stèle de doryphore du mur de Thémistocle (fig. 14) — 1:2·6; stèle de discophore et stèle à décor incisé avec tête d'un jeune homme (fig. 12) — 1:2·9; stèle

de New-York ainsi que celles d'Ikaria et de Laurion — 1:3; stèle peinte d'Athènes (fig. 22) — 1:3·1; stèle d'Aristion — 1:3·3; stèle de Lyséas (en bas) — 1:3·7. Ces résultats s'accordent pleinement avec l'ordre chronologique des stèles mentionnées ci-dessus, établi par l'analyse stylistique. Il serait absurde cependant de vouloir déterminer exactement la succession chronologique des stèles en se basant uniquement sur ces rapports, surtout quand on à affaire à des fragments.

Cette tendance à augmenter graduellement l'écart entre les deux dimensions, c.-à-d. à rendre la stèle de moins en moins épaisse, semble confirmer l'hypothèse de M. Buschor, d'après laquelle la stèle serait issue du pilier, d'autant plus que sur le bloc en pôros, trouvé dans le mur de Thémistocle (fig. 9), le rapport de l'épaisseur à la largeur équivaut à 1:1·8 à peine. Quoi qu'il en soit, c'est à n'en pas douter la stèle attique la plus ancienne que nous connaissions. Abstraction faite de son épaisseur et du matériel avec lequel elle fut exécutée, la forme de ses rosaces offrant de l'analogie avec celles des vases de Vourva, puis l'ornement formé de tout petits carrés opposés (appelé »ein einfacher Mäander« par M. Buschor) qui correspond à la décoration des vases corinthiens de la période moyenne (comp. fig. 10), nous obligent à faire remonter le bloc en question au premier quart du VIe siècle.

La chronologie des deux chapiteaux de New-York (fig. 1 et 2) et celle de la stèle de doryphore (fig. 14) ne peuvent, elles aussi, que confirmer cette date. Comme le prouve l'asymétrie du chapiteau couronné d'un sphinx, il est antérieur au chapiteau décoré d'une fleur de lotus. L'analyse stylistique du sphinx nous amène à conclure qu'il faut le placer entre le sphinx de Spata et celui trouvé dans le mur de Thémistocle (fig. 8). Étant donné que le type de ce dernier sphinx correspond à celui des sphinx du vase François (fig. 7), tandis que le sphinx de Spata appartient à la même époque de la sculpture attique que le moschophore, contemporain aux oeuvres de Sophilos, il s'ensuit forcément que ce chapiteau date des années 580—570.

Quant à la fleur de lotus, elle a le plus d'analogie avec celle du sima en marbre de l'»Hekatompedon« et avec la céramique à f. n. depuis le vase François. En effet, sur les vases »tyrrhéniens« et sur les fragments de Sophilos provenant de l'Acropole

le nombre de pétales des fleurs de lotus n'est pas fixe, tandis que sur le vase François, de même que sur le chapiteau de New-York, on voit régulièrement trois pétales des deux côtés du sépale central et on les retrouve partout où apparaît un lotus à trois sépales. D'autre part, le lotus à trois sépales, caractéristique pour les vases protocorinthiens et attiques à f. n. de la première moitié du VIe s., fait place ensuite à celui à deux sépales, comme le prouvent les amphores sorties de l'atelier de Nikosthénès. Le chapiteau de New-York portant un sphinx au sommet doit donc dater de 560—540 environ.

La stèle de doryphore (fig. 14) est antérieure au milieu du VIe s., ce dont témoignent ses affinités stylistiques avec les oeuvres plus anciennes du peintre d'Amasis, en particulier les affinités avec son amphore de Munich 1383 (fig. 15). En conséquence, nous la ferons remonter à 560—550 environ, tout comme un fragment au Musée National d'Athènes (fig. 16), dont le style s'en rapproche tellement.

Un méandre tout-à-fait pareil à celui de la stèle de doryphore se voit aussi sur le petit fragment dont M. Buschor a publié une reproduction (fig. 11); cependant, vu ses petites dimensions on ne peut supposer que vaguement qu'il provient de la première moitié du VIe s. On peut en dire autant du fragment au Musée Épigraphique d'Athènes portant une inscription (Conze, n. 21).

Un peu plus récents que la stèle de doryphore sont les monuments suivants: la stèle de discophore (fig. 17), la stèle du Museum of Fine Arts de Boston (fig. 40), la stèle à décor incisé avec la tête d'un jeune homme (fig. 12) et la stèle Sabouroff (fig. 19). Les trois premiers monuments sont apparentés au point de vue stylistique aux vases plus anciens d'Exékias, et la stèle de Berlin ne peut guère être beaucoup plus jeune que celle de discophore. Nous ne risquons donc guère de nous tromper en supposant que ces quatre monuments proviennent d'environ 550—540. On pourrait y ajouter la grande stèle de New-York dont une partie se trouve à Berlin (fig. 20 a—c), mais la façon de traiter la draperie de la jeune fille nous mène déjà vers les débuts du style à f. r., de sorte que la stèle daterait de 540—530 à peu près.

C'est encore la manière dont est traitée la draperie qui nous engage à en rabattre de la date du chapiteau de Lamptrai (fig.

4 a—c). En effet, les femmes représentées sur l'un de ses côtés sont vêtues d'un chiton et d'un himation; en outre, le chiton de la femme à gauche possède des plis partant de la taille et rayonnant vers le bas, comme p. ex. chez le peintre de Ménon (Psiax). On peut en dire autant de la stylisation des bouts retombants du manteau et du manche du chiton (comp. fig. 5). Il faut noter également les deux plis du manteau du vieillard, qui, convergeant en haut et en bas, forment ainsi une sorte d'ellipse. A n'en pas douter, nous avons affaire ici à une tentative encore peu habile de représenter les renfoncements de la draperie. Des procédés pareils se rencontrent parfois dans la céramique à f. r. du style sévère, p. ex. sur une amphore d'Euthymidès (fig. 6), mais c'est seulement dans le style libre que ce problème est abordé avec plus d'audace. Toutes ces analogies nous font dater le chapiteau de Lamptrai vers les débuts du style à f. r., c.-à-d. vers l'année 530.

A l'époque du style sévère à f. r. appartiennent la stèle à décor peint du Musée National d'Athènes représentant un cavalier (fig. 22), et la stèle du Musée Barracco (fig. 24). Le type des chevaux sur les deux monuments correspond au type familier à la céramique de cette époque; en particulier c'est sur le plat de Miltiade à Oxford (fig. 23) que nous trouvons un cheval analogue à celui de la stèle d'Athènes, tandis que le cheval de la stèle de Rome offre p. ex. des analogies avec la coupe d'Épictète à Londres E 136 (fig. 25). Il nous est donc possible d'assigner à ces deux stèles une place entre 530 et 510, celle de Rome étant probablement un peu plus récente.

A en juger par le type du cheval, c'est à la même époque qu'il faut rapporter la stèle présumée de l'Acropole, décorée sur les deux côtés (fig. 26). La forme des ailes du sphinx (comp. fig. 27) paraît également l'indiquer, mais il résulte des restes conservées de la coiffure archaïque que la stèle provient du début de cette période.

C'est également dans le dernier quart du VIe s. que nous plaçons la stèle du Musée National d'Athènes, qui représente un hoplite tombant (fig. 50) et dont la date est fort discutée. En effet, la coiffure archaïsante du guerrier n'a rien à voir avec des monuments tels que le Kouros de Sounion ou la tête du Céramique, car elle est beaucoup plus proche de la manière qu'on

observe dans la façon de traiter la tête d'Aristion (fig. 35); d'autre part, les analogies avec les vases du style sévère, surtout avec la coupe de Phintias à Munich (fig. 51), citée à ce propos par M. Langlotz, nous amènent à croire qu'elle date des annés 520—510. Nous sommes donc d'avis que la stèle du guerrier tombant est un peu plus ancienne que celle d'Aristion, contrairement à ce qu'en dit M. Langlotz, bien que nous nous rallions à son opinion sur la date de la stèle d'Aristoklès (vers 510), opinion s'appuyant sur la manière de traiter le chiton. C'est le dessin de l'oeil du guerrier tombant qui nous paraît plus archaïque, et qui a des analogies avec l'une des bases trouvées dans le mur de Thémistocle (comp. fig. 52).

La stèle d'Ikaria (fig. 32) que ses affinités avec les vases plus anciens du peintre d'Andokidès (comp. fig. 33) et avec la frise du trésor des Siphiens font remonter à 530—520, est à la tête du groupe de stèles représentant le type de celle d'Aristion. La stèle de Levi (fig. 38), de même que le fragment du mur de Thémistocle, dont le décor est presque complètement ruiné (AM 1907, p. 554 ss., fig. 34), se rangent entre la stèle d'Ikaria et celle d'Aristion, c.-à-d. ils datent de 530—510 environ. Les reliefs chez Conze, pl. VIII, 1, 3 et 4, et le relief reproduit à la p. 9 du texte descriptif (n⁰ 18) sont tellement fragmentaires qu'on ne peut les rapporter que vaguement aux environs de 520—500; en tout cas ils sont postérieurs à la stèle d'Ikaria, mais nous ne savons pas quelle est leur rapport chronologique avec la stèle d'Aristion. En revanche, le fragment provenant des environs de Thèbes (fig. 37) lui est certainement postérieur et provient de 500—490, ainsi que M. Langlotz l'a montré.

La stèle de Laurion (fig. 39) appartient elle aussi à la même époque que les stèles mentionnées, qui représentent un hoplite; en effet, la manière de traiter le corps nous permet d'admettre qu'elle date de 530—510. Une autre stèle, sur laquelle se voient deux hommes, notamment celle de Copenhague (fig. 53), est beaucoup plus récente, aussi M. Poulsen a-t-il eu raison de la faire remonter à environ 500—490, comme paraissent l'indiquer les analogies qu'elle offre avec les frontons d'Égine et les vases de la période du peintre de Panaitios.

Ainsi que l'a prouvé M. Langlotz, les affinités stylistiques de la stèle de Lyséas (fig. 28) avec les amphores d'Euthymidès (comp.

la fig. 29) permettent de la faire remonter à 510—500 environ. Le fragment de Sounion date à peu près de la même époque, ce dont témoignent les analogies de son style avec les oeuvres d'Euthymidès et de Skythès (v. fig. 31); néanmoins, comme il est fortement mutilé, nous lui assignerons une place entre des limites chronologiques plus larges, soit entre 520 et 500.

Parmi les stèles décorées de figures il nous faut encore préciser la date du fragment du mur de Thémistocle, sur lequel on voit à peine la partie supérieure de la tête de la figure représentée (fig. 41). La stèle avait presque les mêmes proportions que les stèles de New-York (fig. 20 a) et d'Ikaria (fig. 32), excepté le rapport entre l'épaisseur et la largeur du fût (1:2·3), cependant il ne faut pas perdre de vue que nous n'avons affaire ici qu'à son extrémité supérieure. Sans insister sur les mêmes proportions, nous découvrons encore d'autres ressemblances entre notre relief et celui de New-York; en effet, la manière de fermer en haut le champ décoré proprement dit, puis la façon de diviser la surface supérieure du crâne en plusieurs bourrelets épaissis, disposés obliquement et destinés à recevoir la couleur qui recouvrait autrefois les cheveux, offrent des analogies frappantes. Dans ces conditions nous ne risquons guère de nous tromper en faisant remonter le fragment du mur de Thémistocle à la période comprise entre 540 et 520.

Le dernier groupe comprend les stèles couronnées d'une palmette. Le plus ancien de ces monuments est le fragment représenté dans Conze, pl. XIV, 6 (fig. 42, 6), vu que le développement du kymation dorique le fait ranger entre l'»Hekatompedon« et le chapiteau de Lamptrai; en d'autres termes, il date de 550—530.

La plus imposante des stèles couronnées d'une palmette était celle de Théron, aujourd'hui disparue. Quant à sa date, elle est vaguement indiquée par la forme de la palmette dont le caractère archaïque se manifeste par la disposition serrée, le calme et une certaine raideur des feuilles; on peut en rapprocher les palmettes de l'acrotère chez Conze, pl. XIV, 5 (fig. 42, 5) et celles de la stèle d'Antiphanès. Il faut ranger cette dernière stèle dans la période de transition entre le style à f. n. et celui à f. r., vu la forme particulière de la fleur de lotus dont les parties constitutives ne forment pas un ensemble serré, mais sont détachées

les unes des autres (comp. Jacobsthal, Orn. gr. Vas., p. 167 et p. 54, n. 89). La stèle d'Antiphanès daterait donc de 540—520 et l'on peut en dire autant de celle de Théron qui en tout cas n'est pas postérieure aux stèles samiennes de la fin du VIe s., sujet dont il sera question ci-dessous. Il paraît plus prudent en revanche de rapporter à 530—500 environ l'acrotère reproduit dans Conze, pl. XIV, 5 (fig. 42, 5), surtout à cause de la forme concave des feuilles de la palmette, ce qui lui donne un aspect plus animé. Il faut également assigner à peu près la même date à l'acrotère de Koukouváones (fig. 42, 4).

Sur les stèles samiennes précédemment mentionnées (fig. 47 et 48) on aperçoit de petites pièces en forme de coin intercalées entre les bouts des feuilles de la palmette, voire même des parties intermédiaires en forme de feuilles pointues qui partent du noyau de la palmette et compromettent la disposition serrée de l'éventail. La nécropole où elles furent découvertes, date de la seconde moitié du VIe s. M. Evangelidès place les stèles plus anciennes dans le troisième quart du VIe s., tandis que l'acrotère κατατηξίτεχνον (fig. 48) proviendrait à son avis de 520—510. M. Furtwängler les croit beaucoup plus récentes et les rapporte aux années précédant immédiatement l'invasion perse. En effet, la date proposée par M. Furtwängler paraît plus vraisemblable, surtout si l'on tient compte de la stèle d'Antiphanès où les feuilles de la palmette sont encore plutôt rigides et serrées. Il est vrai que les parties intermédiaires formant des feuilles pointues se voient déjà sur la stèle de Troade que M. Jacobsthal fait remonter à 550—525 environ, mais la palmette visible sur celle-ci n'a pas l'élégance et la légèrete des éventails de nos stèles samiennes.

Les mêmes petites pièces en forme de coin entre les bouts des feuilles, empruntées à l'art ionien, se voient aussi sur l'acrotère chez Conze, pl. XIV, 2 (fig. 42, 2) qui présente des analogies avec une antéfixe de l'Acropole (fig. 49), que M. Buschor croit provenir de la fin du VIe s. C'est à la même époque, soit vers 520—500, qu'il faut rapporter notre acrotère. On retrouve la même forme, mais sans les pièces en forme de coin, dans la palmette de la stèle d'Antigénès (fig. 44), ce qui nous permet de la dater vers 530—500. Enfin, le fragment chez Conze, pl. XIV, 3 (fig. 42, 3 et 45) daterait de la seconde moitié du

VIe s., vu les ressemblances qu'il présente avec l'acrotère de la stèle de New-York (fig. 20 b) et le chapiteau d'un pilier du trône d'Apollon d'Amyklai.

Les stèles attiques du VIe s. ont en général une forme étroite et allongée, excepté la stèle représentant un guerrier tombant (fig. 50), et la stèle de l'Acropole décorée sur les deux côtés (fig. 26). Ce type général présente plusieurs variantes selon que la stèle est surmontée d'un chapiteau portant une statue ou d'un acrotère, ou bien qu'elle est coupée net en haut.

Ces caractères formels de la stèle attique du VIe s. ne paraissent subir aucune évolution en ce qui concerne la tectonique, les proportions et la décoration, si ce n'est que la stèle devient de plus en plus mince par rapport à sa largeur. De l'avis de M. Buschor c'est dans les stèles couronnées d'une palmette que cette tendance se fit jour d'abord, peut-être sous l'influence des stèles ioniennes. Les dimensions de la stèle d'Antiphanès (fig. 43) semblent confirmer cette hypothèse, car le rapport entre l'épaisseur et la largeur du fût équivaut ici à 1:3·6, tandis que dans la stèle de New-York (fig. 20 a) qui date à peu près de la même époque, ce rapport correspond à 1:3 et qu'il est encore de 1:3·3 dans la stèle d'Aristion, quoique celle-ci soit plus récente.

Cette tendance à réduire peu à peu l'épaisseur du fût corrobore l'hypothèse déjà mentionnée de M. Buschor, selon laquelle la stèle attique se serait développée du pilier, hypothèse d'autant plus probable si l'on tient compte de la forme, étroite et allongée, et du fait que la stèle portait parfois une statue au sommet. Quoi qu'il en soit, ce type de monument funéraire paraît être d'origine attique, puisque les stèles ioniennes sont toutes postérieures au milieu du VIe s. Ce n'est que dans la seconde moitié de ce siècle qu'apparaît la variante de stèle couronnée d'une palmette, cette fois probablement sous l'influence ionienne.

---

19. HANDELSMAN M.: **Rok 1848—9 we Włoszech i polityka ks. Adama Czartoryskiego.** ***(L'année 1848—49 en Italie et la politique du prince Adam Czartoryski).*** Séance du 15 avril 1935.

Le présent travail s'appuie surtout sur la correspondance du prince Adam Czartoryski avec Zamoyski et Orpiszewski, conservée aux Archives des princes Czartoryski, ainsi que sur les lettres des ministres de France et d'Anglettere aux Archives des Aff. Etr. à Paris et au P. R. O. à Londres. Il tient compte également de la correspondance des ministres sardes aux Archives de l'Etat à Turin.

Chapitre premier. A Rome, 1847—48. Après avoir tracé le tableau de la situation générale en Europe, l'auteur insiste sur le changement qui se produit en automne 1847 dans les affaires d'Italie et dans la politique polonaise. L'attention de tous les milieux polonais se fixe sur l'Italie et l'on espère que ce pays sera le théâtre de complications qui permettront de lutter pour la Pologne. Mickiewicz et le prince Adam se préparent entre-temps à une action politique dans ce sens. Le prince Adam aurait voulu que l'armée de Rome devînt plus forte; il songe à y faire entrer le général Chrzanowski en qualité d'inspecteur, voudrait former des cadres pour les officiers polonais et arriver à nouer des relations entre les Italiens et les Slaves.

Les personnes suivantes agissent en son nom à Rome: L. Orpiszewski en qualité d'agent permanent, Ladislas Zamoyski à titre provisoire, enfin Sigismond Krasiński qui n'est acquis que maintenant à sa cause. Orpiszewski ne put empêcher les négociations entre le Vatican et la Russie en vue de conclure le concordat; en revanche, il réussit, envers et contre l'Autriche, à faire réinstaller un évêque franciscain en Bosnie. A mesure que se déroulent des événements d'un caractère révolutionnaire et parallèlement aux démarches de Mickiewicz à Rome pour obtenir l'autorisation de créer une légion, Orpiszewski qui s'oppose d'ailleurs aux projets de Mickiewicz, entame des pourparlers avec le gouvernement romain qui aboutissent à l'accord conclu le 1er et le 2 avril 1848. Le gouvernement de Rome obtenait du prince Adam l'envoi du général Chrzanowski et d'un autre général de cavalerie ainsi que d'officiers polonais et s'engageait à créer dans son territoire une

formation de volontaires polonais. En attendant, la révolution ayant éclaté en Posnanie et en Galicie, fait prévoir que toute l'action serait concentrée dans le pays. Le prince Adam et le général Chrzanowski se rendent à Berlin. Des instructions parvenues de l'Hôtel Lambert, recommandent d'interrompre les négociations avec le gouvernement romain. La confiance en l'efficacité d'une action menée exclusivement en Pologne étant ébranlée, on ne tarde pas à recevoir des contre-ordres. La réaction commence à régner à Rome. Après avoir fait des démarches avec moins d'insistance pendant quelque temps, Orpiszewski tâche de nouveau de mettre en vigueur l'accord conclu au mois d'avril, mais les gouvernements arrivés ultérieurement au pouvoir à Rome, tâchent de se libérer des engagements signés par Minghetti. Des soldats polonais arrivant à Rome, fournissent en juin et juillet l'occasion à Orpiszewski d'entreprendre des efforts désespérés, pour obtenir au moins l'autorisation à former une légion polonaise. Ces démarches aboutissent au renvoi de toute l'affaire à la Sardaigne. De nouveaux bouleversements surviennent à Rome, le gouvernement se refuse absolument à s'engager dans des conversations politiques et l'action d'Orpiszewski fait complètement faillite. Le 4 novembre le prince Adam donne la démission à Orpiszewski que celui-ci demande avec insistance.

Chapitre deuxième. En Piémont, 1848—49. Depuis le printemps 1848 les intérêts italiens aussi bien que les espérances de la Pologne, commencent à se concentrer dans le camp de Charles-Albert. On s'attend généralement toujours encore à une victoire de l'armée italienne. Le prince Witold s'enrôle dans l'armée sarde; Joseph Sobolewski remplit les fonctions d'agent à Gênes et depuis l'été 1848 Ladislas Zamoyski est le principal agent du prince Adam dans cette ville. Zamoyski jouit de la confiance et de l'estime du roi, se lie d'amitié avec d'Azeglio, et entretient des rapports étroits avec les généraux Franzini et Dabormida, cependant les ministres de France et d'Angleterre s'en méfient. Il agit, guidé généralement par son initiative personelle et, quoique les idées du prince Adam soient parfois en désaccord avec les siennes, il l'oblige à reconnaître les faits accomplis.

Après la défaite subie au mois de juillet, la légion formée par Mickiewicz se retira en Sardaigne avec les troupes piémontaises et le gouvernement sarde agit avec elle comme avec les

autres troupes lombardes. Le 16 septembre, elle fut reconnue détachement régulier par le ministre de la guerre, sans que Zamoyski intervînt en cette matière. C'était précisément l'époque où, en dépit du désir du roi, on cherchait, sous la pression de l'opinion publique, un général français qui aurait pu prendre les fonctions de commandant en chef de l'armée sarde. On pensa d'abord au maréchal Bugeaud. Zamoyski, qui savait tirer parti des opinions contradictoires et des dissensions intestines, obtint l'autorisation du roi et des ministres et partit pour Munich en vue de faire venir le général Chrzanowski en qualité d'expert militaire, sans que ses fonctions fussent exactement définies pour le moment. Appelé contrairement au désir du prince Adam, qui se proposait alors de l'envoyer en Galicie, le général Chrzanowski reprit service dans l'armée le 28 septembre et fut nommé chef d'état-major des troupes sardes. Il devait aider Zamoyski à prendre de l'ascendant sur la légion, à l'épurer des éléments imbus des idées de Mickiewicz et à la liquider en fin de compte. Immédiatement après le retour d'Allemagne de Zamoyski, des foudres menacent de fondre sur la légion polonaise; en effet, le ministre de France Boislecomte fait le 25 septembre une démarche auprès du gouvernement sarde mettant en garde contre les mesures inconsidérées de former une légion polonaise au moment où la France et l'Angletere offrent leur médiation dans le conflit entre la Sardaigne et l'Autriche. Après un entretien trèf vif avec Zamoyski qu'il voulait rendre responsable de la formation de la légion, Boislecomte consentit à ce qu'elle changeât de nom et s'appelât dorénavant légion slave. Le ministre d'Angleterre Abercromby remit par écrit une protestation, confidentielle il est vrai, et notifia que l'Angletere ne pourra pas intervenir pour rétablir les relations diplomatiques entre la Sardaigne et la Russie qui les avait rompues au moment où avait éclaté la guerre d'Italie, si l'on continuait à prendre des décisions comme celle de créer une légion polonaise. Le prince Adam, qui d'ailleurs était contraire à la désorganisation intérieure de la légion, intervient à Paris et à Londres, sans pouvoir faire changer cette décision. Palmerston approuve le 7 octobre l'attitude d'Abercromby, aussi s'abstient-on de continuer à organiser la légion. Ce n'est qu'après la faillite définitive de la médiation, au moment où l'on se préparait fiévreusement à la guerre, soit déjà à l'époque de Gioberti, que les

débris de ce détachement, débarrassés des hommes fidèles aux idées de Mickiewicz, formeront une légion, en vertu du décret en date du 22 janvier 1849. (Après la bataille de Novare la légion comptera 250 hommes environ).

Le prince Adam réussit en automne 1848 à donner plus d'extension à son action slave. Il envoie Bystrzonowski chez le patriarche de Carlowitz où le premier se rend également en qualité d'agent du gouvernement français. Bystrzonowski est muni de lettres du ministre Bastide, datées du 30 septembre et destinées au Magyars et au Croates. Ces lettres leur promettent l'aide de la France contre l'Autriche, au cas où une guerre entre ces deux puissances éclaterait au printemps de l'année 1849. A Turin Bystrzonowski obtient également des pleins-pouvoirs du gouvernement sarde, voire même la promesse de lui fournir des subsides de plusieurs millions (17 octobre), pour faire de la propagande parmi les troupes croates. Vers la fin de l'année 1848 on commence à vivement s'intéresser en Piémont aux questions slaves, non sans que Zamoyski et surtout Henri F. Duchiński aient contribué à éveiller cet intérêt. La première ébauche de la Société Italo-Slave est fondée en janvier chez Zamoyski et les radicaux piémontais l'entourent de leur protection jusqu'au moment où elle sera définitivement constituée le 27 février. Une entente entre la gauche piémontaise et la politique du prince Adam se développe sur ce terrain et Valerio en est le principal porte-parole. Il défend les arguments du prince Adam aussi bien à la Chambre que dans son journal *Concordia*, et le manifeste de la Société Italo-Slave pénètre à travers les lignes ennemies jusqu'à Carlowitz. La Société de la Fraternité des Peuples est fondée en même temps dans Venise assiégée (mars 1849) et c'est de cette ville, que Tommaseo qui l'a créée, s'adresse au prince Adam pour la placer sous sa protection. Il invoque les intérêts italiens pour engager le prince à intervenir comme médiateur entre les Magyars et les Slaves.

Enfin les Slaves entrent en contact direct avec le gouvernement sarde, grâce à l'initiative du prince Adam. Herkalović, agent du prince Alexandre de Serbie, se rend à Turin muni d'une instruction du prince Adam en date du 20 février 1849, et part ensuite pour Belgrade pour soumettre des propositions. Le gouvernement sarde envoie en même temps à Belgrade son premier

consul M. Cerruti qui subit à Constantinople l'influence de Czajka. Un autre agent serbe nommé Jokić arrive déjà après la bataille de Novare, mais n'aboutit à aucun résultat. Deux missions croates depuis longtemps préparées, notamment celles de Berlić et de Supan, n'arrivent plus à Turin. La défaite de mars arrête pour dix ans l'évolution de la question italienne et met une fin à la politique que l'Hôtel Lambert poursuivait alors en Italie.

---

20. KLECZKOWSKI A.: **Niemiecko-polskie stosunki językowe i literackie.** ***(Die deutsch-polnischen Beziehungen in sprachlicher und literarischer Hinsicht).*** Séance du 8 avril 1935.

Obwohl schon viele Arbeiten und Beiträge dieses Problem behandelt haben, bietet es noch immer fast die gleichen Schwierigkeiten und ist dabei so umfangreich, daß man es auch heute nur als Programm künftiger Arbeit fordern kann. Sprachliche und literarische Fragen sind nur ein Teil der gesamten polnisch-deutschen Beziehungen, die schon länger als ein Jahrtausend bestehen.

Für den Philologen stehen Sprache und Literatur in engem Zusammenhange. Das gilt besonders von der ältesten Zeit, für die nur die sprachliche Methode gewisse Folgerungen zu ziehen erlaubt. So können wir auf Grund der Sprache — aus geographischen Bezeichnungen, aus Eigennamen und aus Eigenarten des Stiles — Zeit, Ort und Herkunft verschiedener Verfasser festlegen. Die Analyse der eigenhändig geschriebenen Briefe des Veit Stoß z. B. ergibt, daß Stoß deutsch geschrieben hat, und zwar ein Deutsch, das die Färbung der Nürnberger Mundart zeigt, daß er sprachlich also ein Deutscher aus der Oberpfalz war. Sogar am Latein kann man oft feststellen, ob der Schreiber ein Pole oder ein Deutscher gewesen, was von großer Bedeutung ist für viele anonyme und nichtanonyme lateinische Literaturdenkmäler in Polen. Daraufhin müßte man die lateinischen Arbeiten des Kopernikus untersuchen. Selbstverständlich entscheidet ein Nachweis von Germanismen im lateinischen Stile oder von preußisch-deutschen Dialektmerkmalen in Schriften, besonders in deutschen Briefen, noch nicht unbedingt sicher die Nationalitätenfrage — also auch nicht bei Kopernikus — die im Mittelalter

und in der Renaissance anders ausgesehen hat als heute, zumal in zweisprachigen Gebieten. Hätten doch im früheren preußischen Teilgebiet viele Polen in sprachlicher Hinsicht eher als Deutsche gelten können, und es ist bewiesen, daß sie sich als Polen gefühlt haben. Soweit Kopernikus in Frage steht, möchte man sagen, daß das Wesentliche seine Größe als Astronom ist; und für die Polen ist die Hauptsache, daß er in Kraków studiert und die Rechte des polnischen Staates gegen den deutschen Ritterorden verteidigt hat.

Als der Verfasser im Jahre 1901 das Studium der deutschen und polnischen Philologie an der Jagellonischen Universität begann, galt die Anwendung der vergleichenden Methode bei sprachlichen und literarischen Untersuchungen als selbstverständlich. Sie war die Grundlage für die Sprachwissenschaft, für die Germanistik, Slawistik und auch für die Geschichte der Literatur; von den damaligen Gelehrten vertraten sie der Sprachvergleicher Rozwadowski, der Slawist Łoś, die Literarhistoriker Creizenach, Tarnowski, Windakiewicz, Zdziechowski.

Eigentlich war Rozwadowski dazu berufen, eine vergleichende germanisch-baltisch-slawische Grammatik mit einem ebensolchen Wörterbuche zu schaffen. Er las über indo-europäische, slawische, litauische und germanische Sprachwissenschaft. Durch seinen äußerst weiten Horizont, seine tiefe und klare Schau und seine völlige Objektivität war er wie kaum einer befähigt, dieses schwerste Problem der gegenseitigen germanisch-balto-slawischen Beziehungen zu erfassen. Leider hat er die Erwartungen, die an seine Fähigkeiten geknüpft wurden, nicht erfüllt; wir danken ihm nur eine Reihe von Etymologien, auf die man sich bei weiteren Untersuchungen immerhin wird stützen müssen.

Creizenach war eigentlich mehr ein Vergleicher von Weltruf auf dem Gebiete des Dramas als ein Germanist. Es ist nur schade, daß er im 3. Bande seines epochemachenden Werkes »Geschichte des neueren Dramas«, wo er ein Verzeichnis der mittelalterlichen Dramen bis zur Renaissance gibt, nicht nur keine polnischen Dramen erwähnt, sondern nicht einmal mittelalterliche polnische Dialoge anführt.

Goethe behauptet, daß jede Literatur schließlich an sich selbst zugrunde geht, wenn sie nicht durch fremden Einfluß aufgefrischt wird. Wie zahlreich und stark waren nicht die Fremdeinflüsse

in einer Zeitspanne von mehr als einem Jahrtausend auf die deutsche Sprache und Literatur, und zu welcher Höhe hat sie sich nicht an klassischen, romanischen und englischen Vorbildern aus bescheidenen Anfängen entwickeln können. Auch die polnische Sprache und Literatur hat durch fremde Einflüsse eine Höherentwickelung erfahren, wenn auch vielleicht in bescheidenerem Maße.

Hinsichtlich des deutschen Einflusses auf die polnische Sprache und das polnische Schrifttum könnte man erst dann ein gerechtes Urteil fällen, wenn man sowohl die deutsche als auch die polnische Sprache und Literatur in ihrer Gesamtheit zu übersehen vermag. Für die deutsche Sprache stehen uns sehr viele Wörterbücher und etymologische Studien zur Verfügung (z. B. Kluge, Hirt-Weigand, Falk-Torp, Seiler); weniger zahlreich haben wir solche Arbeiten für die polnische Sprache; doch dafür ist das Vorhandene so wertvoll, daß es ausreicht, das Ganze damit zu erfassen (Karłowicz, Brückner, Korbut). Auf dem Gebiete der Literatur dagegen bedarf es noch langer und mühseliger Vorarbeiten, ehe es möglich sein wird, etwas Abschließendes über den Einfluß nicht nur der deutschen, sondern auch anderer Literaturen auf das polnische Schrifttum zu sagen. Nicht minder schwer wird es sein, den Einfluß des polnischen Schrifttums auf das deutsche nachzuweisen, einen Einfluß, der, wenn vielleicht auch schwach, doch ohne Zweifel vorhanden war, besonders in den regionalen Literaturen, etwa in Schlesien (Kochanowski), in Pomerellen, in Ermland, in Ostpreußen (Masuren) und in Poznań. Wie sollte man auch heute schon über Kraft und Umfang der gegenseitigen Beeinflussung etwas Sicheres sagen können, wenn noch nicht einmal erschöpfende Analysen kleinerer oder größerer Werke vorliegen, geschweige denn allgemeine Darstellungen von Dichtern oder von ganzen Epochen, oder Vergleiche der Literaturgattungen in ihrer Gesamtentwickelung.

Das Problem der polnisch-deutschen Beziehungen im besonderen, wie der slawisch-germanischen im allgemeinen, ist modern geworden. Auf dem VII. Internationalen Historiker-Kongresse in Warszawa ist über die Aufgabe der nationalen Historiographie gesprochen worden: sie soll jedem Volke helfen, geschichtlich fühlen zu lernen; das Studium der allgemeinen Geschichte soll zum vertieften Verständnis der eigenen na-

tionalen Geschichte führen. Erst wer die andersgeartete Psyche fremder Völker zu begreifen vermag, wird imstande sein, die Psyche seines eigenen Volkes zu erfassen. Sieht man diesen Sinn und Zweck im geschichtlichen Studium, dann kann die allgemeine Geschichte in der Tat zum wichtigsten Mittel einer gegenseitigen Verständigung aller europäischen Völker werden. Eine allgemeine Geschichte mit diesem Ziel hätte zu zeigen, wie die Völker Europas und der ganzen Welt durch Zusammenarbeit und im Kampfe gegeneinander entstanden, wie sie miteinander verwachsen sind durch ein vielfaches Geben und Nehmen ideeller und materieller Güter; sie müßte dartun, was ein Volk dem andern schuldig geworden ist, aber auch was jedes Volk zum Schatze der Kulturgüter der ganzen Menschheit beigesteuert hat.

Und das gleiche Ziel müßte denen vorschweben, die es sich zur Aufgabe machen, durch einen Vergleich der polnischen und deutschen Sprache und Literatur die deutsch-polnischen Beziehungen herauszustellen.

Im Zusammenhange mit der oben erwähnten Historikertagung steht der Zusammenschluß deutscher Gelehrter unter Leitung des Generaldirektors der Preußischen Staatsarchive, Brackmann, zu dem Zwecke, die Beziehungen zwischen Polen und Deutschland darzustellen; diese Männer traten dabei den polnischen Monographien »Problèmes politiques de la Pologne contemporaine«, die seit dem Jahre 1931 bei Gebethner und Wolff in Paris erscheinen, entgegen. Wir besitzen schon eine Reihe von polnischen Rezensionen darüber, z. B. von St. Kot (Wiadomości Literackie), ferner eine Sammelantwort (Kwartalnik Historyczny) und die Ankündigung einer großen Monographie.

Neben den bekannten deutschen Bibliographien: Goedeke, Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte... und den polnischen von Estreicher, Korbut, neben verschiedenen literarischen und historischen Zeitschriften, von denen der Verfasser besonders die »Deutsche Wissenschaftliche Zeitschrift für Polen«, die »Slavische Rundschau« und die »Germanoslavica« nennt, liefert das meiste Material das regionale Schrifttum: in Pomerellen, Ermland und Masuren, d. h. im früheren Ost- und Westpreußen, in Poznań, in (dem früheren preußischen und österreichischen) Schlesien, im früheren Galizien — weniger im früheren Königreiche Polen, in Litauen und in Weiß- und Rotrußland,

mehr in den früheren baltischen Provinzen. Diese regionalen Zeitschriften und Veröffentlichungen kann man nicht alle anführen; wenige Namen sollen genügen, wie Pompecki, Warschauer, E. Schmidt, Kaindl, Wurzbach; die österreichische Literatur, herausgegeben von Nagel, Zeidler, Castle, bringt Besprechung von Übersetzungen aus der polnischen Literatur von J. Rollauer; von den Polen ist es Brückner, der in seinen Arbeiten ein überreiches Vergleichsmaterial liefert.

Die Deutschen gaben 1917 die Bibliographie von Praesent und Reiche heraus, 1918 eine solche von Recke (die 2. Aufl. 1932). Das grundlegende Werk, die »Polenliteratur« von Arnold, das leider nur bis 1800 geführt ist, erschien 1900 in Halle; es bietet viel Material und bekundet eine wohlwollende Haltung gegenüber Polen.

Wohl gibt es eine Unmenge von Arbeiten und Beiträgen über unser Thema, doch zu schaffen, ist noch sehr viel; hier bietet sich den polnischen Germanisten ein dankbares Feld der Betätigung. Gewöhnlich geht man über diese Dinge mit Stillschweigen hinweg. So berührt z. B. Łempicki in seiner Abhandlung über die »Heldensage, Probleme und Methoden« (Podania o bohaterach) alle möglichen andern Probleme, aber er erwähnt nichts von den Polen in den isländischen Sagas, in den Nibelungen, im Epos »Dietrich von Bern«, der mit dem polnischen Könige kämpft, und dessen Andenken noch heute in Polen und Deutschland lebt....

Sp. Wukadinović schreibt in seinem Aufsatze »Goethe und Polen« (1930, S. 16): »Wie er (Goethe) sich zu den Teilungen des unglücklichen Reiches gestellt hat, ist nicht bekannt geworden«. Und doch schreibt Goethe über die Teilungen Polens in den Paralipomena zur »Campagne in Frankreich 1790« (Weimarer Ausgabe, Bd. 33, S. 337):

»Nach dem Anteil, den man an Korsika, sodann aber an Nord-Amerika genommen, rückte das Interesse näher; die Franzosen machten einen Versuch, ihren Regierungsformen andere Gestalt zu geben; diese Neuheit unterhielt jedermann, und gewiß der größte Teil von Deutschland war geneigt, sie gewähren zu lassen und allenfalls zu sehen, was aus diesem Experiment herauskommen möchte. Diese Gesinnungen verbreiteten sich um so eher, als man in dem Betragen der nordischen Monarchen eben keine entschiedene Sittlichkeit gewahr werden konnte. Polen ward

geteilt und wieder geteilt, bis endlich nichts mehr davon übrig blieb. Hier sah man Monarchen, die einen ihres Gleichen in Pension zu setzen gedachten, dort rührte sich ein Volk, um ähnlicher Weise mit seinem König zu verfahren«.

Andrerseits stellt Wukadinović Goethe als den Polen wohlgesinnt, sogar als Freund Polens, hin, obwohl viele längstbekannte Tatsachen eben das Gegenteil lehren, z. B. der 'Vorschlag zur Einführung der deutschen Sprache in Polen, um eine höhere Kultur der niederen Klassen zu bewirken', oder Goethes scharfes Urteil über Raumers Werk 'Polens Untergang'.

Josef Nadler (»Deutschland und Polen«, S. 41—50) mißt Mickiewicz mit dem Maße der deutschen Klassik und Romantik, kennt aber diese Strömungen in Polen überhaupt nicht; er urteilt in Kategorien, die er aus der tschechischen und slowakischen Literatur gewonnen hat, und die »Dziady« und den »Pan Tadeusz« beurteilt er auf Grund deutscher Übersetzungen.

Schwächen findet man sowohl bei polnischen als auch bei deutschen Literatur- und Sprachforschern. Den deutschen Germanisten mangelt es oft an den nötigen Grundkenntnissen in der Slawistik und Polonistik, und die polnischen Slawisten ermangeln solcher Grundkenntnisse in der Germanistik. Dieser Mangel wird besonders spürbar in deutschen und polnischen etymologischen Arbeiten, ebenso in grammatischen und phonetischen Studien und dialektologischen Abhandlungen über Pomerellen, Preußen, Posen (Poznań) und Schlesien.

Die alten polnischen Germanisten, wie Janota, Jenike, Kawczyński, Petelenz, Antoniewicz, Tomkowicz, sind entweder vergessen oder der Germanistik dadurch verloren gegangen, daß sie oft Romanisten oder Kunsthistoriker geworden sind. Die jüngeren, von denen nicht alle, die leben, jung sind, haben in den meisten Fällen nicht das geleistet, was sie hätten leisten können, da sie durch die Arbeit in der Schule oder in einem anderen Berufe zu sehr in Anspruch genommen waren und sind. Zu ihnen gehören: Zipper, Ippoldt, Stylo, Flach, Grudziński, Konarski, Pechnik, Rischka, Barewicz, German, Blumenstock, Petzold, Marcinkowski, Leonhard, Magiera, Jahner, Zagajewski, Piątek, Zagórowski, Żygulski, Jakubiec, Schnobrich, Rembacz, Hartleb, Wowczak, Ziemnowicz, Ciechanowska, Rosenthal, Kubica,

Krämer, Elgert, Sawicki... Łempicki ist Professor in Warszawa, Berger trägt in Poznań vor, Anders in Wilno.

Daneben haben *Nichtgermanisten* wichtige und wertvolle Arbeiten veröffentlicht: Nehring, Tarnowski ('Über Schillers Dramen'), Chmielowski, Jeske-Choiński, Bełcikowski, Zdziechowski, Wojciechowski ('Werther in Polen'), Gubrynowicz, Chrzanowski, Bruchnalski, Pigoń, Szyjkowski, Kołaczkowski, Hoesick, Kohn, Kleiner, Krzyżanowski, Kołodziejczyk, Stopa, Życzyński, Płoszewski, J. Twardowski u. viele andere, vor allem aber wieder Brückner.

Die notwendigste Forderung, die auf dem Gebiete der Linguistik zu erheben wäre, ist *eine vergleichende germanisch-slawisch-baltische Grammatik und ein entsprechendes Wörterbuch*. Man kann unmöglich mit den außerordentlich schwierigen und dazu unsicheren germanisch-slawischen Entlehnungen beginnen, sondern muß mit der systematischen Grammatik auf Grund des ganzen Materials anfangen.

Um die *deutsch-polnischen Beziehungen in sprachlicher Hinsicht* zu verstehen — und das gilt für das Mittelalter sowohl als für die spätere Zeit — muß man sich an die lebenden Dialekte halten. Die Grundlage für die Forschungen bildet heute ein *Vergleich der beiden phonetischen Systeme*. Erst so erscheint die *historische Phonetik* in den mittelalterlichen Sprachdenkmälern nicht als willkürliche Zusammenstellung barbarischer orthographischer Zeichen, sondern als die Wiedergabe unzureichender Symbole für Laute, die schon aus der Beobachtung der Wirklichkeit bekannt sind.

Von *deutschen Dialekten* sind für Polen das *Schlesisch-Deutsche* und das *Preußisch-Deutsche* am wichtigsten. Durch Schlesien ging die Hauptwelle der frühen deutschen Kolonisation; aber auch der Weg von Norden, über Pomerellen und Preußen, ist von großer Bedeutung.

Chronologisch sind verschiedene Epochen zu unterscheiden: die gotische, die althochdeutsche, die früh- und spät-mittelhochdeutsche und die früh- und spät-neuhochdeutsche Zeit. Dasselbe gilt für das Alt-, Mittel- und Neu-niederdeutsche.

In der polnischen Literatursprache finden wir bis zum 16. Jahrh. viele deutsche Ausdrücke, die nicht unmittelbar übernommen worden sind, sondern auf dem Wege *über das Tsche-*

chische; hierfür kann uns die deutsche Dialektologie in der Tschechoslowakei große Dienste leisten (vor allem die deutsche und tschechische Germanistik in Prag).

In Schlesien und Pomerellen fällt eine Parallelität deutscher und polnischer Dialekterscheinungen auf, die von den starken gegenseitigen Bindungen der oft zweisprachigen Bevölkerung zeugt. Es wäre nun notwendig, daß ein Wörterbuch und eine Grammatik der mittelalterlichen deutschen Sprache in Polen zusammengestellt würden. Damit hätte eine Bearbeitung und Herausgabe der geschichtlichen und rechtlichen Sprachdenkmäler in deutscher Sprache in Polen in Verbindung zu stehen. In der neuen Wissenschaft der Rechtswort-Geographie müßten polnische Juristen und Germanisten zusammenarbeiten.

Eine höchste Notwendigkeit ist die Untersuchung der deutschen Dialekte in Polen der neuesten Zeit. Selbst wenn diese Arbeit schon von Deutschen getan würde, müßten auch die Polen sich damit beschäftigen, damit sie die lebende Sprache, und nicht nur die Buchsprache, vor den historischen Untersuchungen kennenlernen und ersehen, wie diese deutschen Dialekte, die — meistens gemischt sind und aus verschiedenen Teilen Deutschlands stammen — sich in sich selbst entwickelt, wie sie auf die benachbarten polnischen Mundarten eingewirkt und welche Einflüsse sie selbst von diesen erfahren haben. Am umfangreichsten ist bis jetzt die Mundart von Wilamowice bearbeitet worden; besitzen wir doch eine Phonetik, Flexion, Syntax und ein Wörterbuch; dem Umfange nach ist das tausend Seiten starke Werk die größte Monographie einer schlesisch-deutschen Mundart und vielleicht auch eines deutschen Stadtdialektes.

Mit den deutschen Dialekten hängt die Frage des jüdischen Jargons in Polen zusammen; damit müßte man sich gründlich beschäftigen, ebenso mit der Jargonliteratur.

Dringend notwendig wäre es, sowohl ein umfassendes deutsch-polnisches als auch polnisch-deutsches Lexikon zu schaffen nach dem Muster der Langenscheidtschen Wörterbücher. Der verstorbene Callier, Gymnasiallehrer in Poznań, hat sehr viel eigenes Material hinterlassen, leider ist ein Teil davon verloren gegangen. Ein derartiges Wörterbuch könnte jedoch nur

von einem Wissenschaftler geschaffen werden, dem ein Stab zuverlässiger Mitarbeiter zur Seite stünde.

Die Untersuchung der Vor- und Zunamen und der Ortsbezeichnungen bildet einen wichtigen Abschnitt in der Geschichte der deutschen Spracheinflüsse. Namen aus dem Volksepos und dem höfischen Epos sind in polnischen Namen, wie *Siegfried = Zebrzyd*, *Zebrzydowice...*; *Gunther = Guncerz*, *Goncarzewy*, *Gunczerzewice*, *Gunczkowa* (*Górka*); *Gernot = Giernoszyce...*; *Dietrich*, *Teodoryk = Dzietrzych*, *Dzietrzychowice*, *Dzietrzkowice*, *Dzietrzchowice...*; *Walther = Walcerz*, *Walgierz..*; *Rüdiger*; *Gahmuret = Gamrat...* erhalten.

Germanische Bezeichnungen, wie *Silingi = Ślęzanie*, *Śląsk*, *Gudanisk = Gdańsk*(?), *Baug = Bug*, *Greuthungi = Grudziądz*(?)... deutsche Ortsnamen in Schlesien, Pomerellen, Ostpreußen, im Posenschen, in Galizien, im Königreich Polen... werfen viel Licht auf die deutsche Kolonisation in Polen.

Über deutsche Ausdrücke im Polnischen besitzen wir viele Arbeiten von Brückner und eine Monographie von Korbut (die jetzt im Neudruck erschienen ist). Brückner liefert ein ungeheures Material in seinem etymologischen Wörterbuche der polnischen Sprache und in andern Werken, ohne es jedoch phonetisch systematisch darzustellen, und ohne die deutsche und polnische Dialektologie in Betracht zu ziehen. Korbut stellt das gesamte Material, soweit es ihm vor 40 Jahren zugänglich war, zusammen, berücksichtigt aber ebensowenig die heutige Dialektologie; auch verfügt er nicht über das ganze altpolnische Material, das Łoś für die Polnische Akademie der Wissenschaften in Kraków gesammelt hat.

Die Frage, ob die sprachlichen und literarischen Einflüsse vollständig parallel zu einander verlaufen, muß verneint werden. Tschechische und deutsche Einflüsse drangen am stärksten auf die polnische Sprache ein, als es noch gar keine polnische Literatur gab. Italienische Einflüsse zur Zeit der Königin Bona Sforza findet man in der polnischen Sprache der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts, aber nicht in der Literatur; auf diese wirken sie später ein. Heute sind literarische Einflüsse (eine Unmenge Übersetzungen), z. B. deutsche, französische, englische, amerikanische, russische, nicht von sprachlichen Einflüssen im engeren Sinne begleitet; ein Zusammenhang be-

steht ja aber zwischen der Sprache und Literatur, und so wird man einen gewissen sprachlichen Einfluß doch annehmen müssen.

Die ersten starken Einflüsse in Polen waren die tschechischen, danach folgten direkte deutsche; immer aber wirkte das Latein durch Kirche und Schule; später wirkte das Italienische durch den Humanismus, schwächer das Spanische; im 16. Jahrh. finden sich schwache Spuren eines französischen Einflusses, stärkere im 17., 18. und 19. Jahrh., und zwar ununterbrochen seither bis heute; sehr stark waren die russischen Einwirkungen, und zwar die weiß- und kleinrussischen vom 14. Jahrh. ab, die großrussischen nach den Teilungen; mittelbar durch das Russische, aber auch unmittelbar, wirkten griechische, orientalische und rumänische Einflüsse, schießlich in der Gegenwart englische, amerikanische, skandinavische u. a.

Auffallend ist, daß die deutsche Literatur in den Zeiten der alten Republik verhältnismäßig schwach auf die polnische eingewirkt hat. Doch gibt es dafür verschiedene Gründe: einmal gab es während der starken deutschen Kolonisation kein polnisches Schrifttum; zum andern war in Polen seit dem 15. Jahrh. alles auf den Osten gerichtet, nicht auf den Westen, wie aus der politischen Geschichte, der Entwickelung der Literatursprache und der gesamten Literatur zu ersehen ist; schließlich hemmte der polnische Adel, der die Führung in der Kultur und Literatur nur höchst ungern an die Deutschen abgegeben hätte und daher mit Stolz und Widerwillen ihnen begegnete. Daher stammen auch die vielen Scheltworte für Deutsche, die Bystroń anführt (Megalomanja); im übrigen mangelt es auch im Deutschen von früher bis heute nicht an Epitheta für die Polen, und in der deutschen Literatur waren polnische Namen, besonders die mit der Endung *-ski*, eine Bezeichnung für den schlimmsten Menschen in einer ganzen Reihe von deutschen Erzählungen und Romanen (in der sogen. Polenliteratur des 19. und. 20. Jahrh.), die gewöhnlich von Polenhaß überflossen.

Im Mittelalter wurden einige lateinische Heiligenlegenden von Deutschen geschrieben. Die kleinpolnischen Sagen von Krakus und Wanda, Lėszek und von Popiel bei Meister Wincenty enthalten Motive, die sowohl in den nordischen Sagas als auch in den deutschen Sagen vorhanden sind. Eine Abwandlung der berühmten mittelalterlichen Erzählung von Walther und Hildegunde

(*Walcerz* oder *Wałgierz Udały*, *Walterus manu fortis*) in der Großpolnischen Chronik, das s. g. »Gebetbuch von Ladislaus Warneńczyk« (»Modlitewnik Władysława Warneńczyka«) mit magischen Beschwörungsformeln für eine Erscheinung im Kristalle, »Antipocras«, ein Pamphlet des Nikolaus aus Polen, und der »Antigameratus« des Frowin, daneben viele gelehrte Deutsche in Polen, meistens Schlesier — das ist alles bis zum 16. Jahrh.

Die wandernden Humanisten, wie Konrad Celtes, übten nur vorübergehend einen Einfluß aus; dauernder wirkten Erasmus von Rotterdam, Melanchthon, Rudolf Agricola der Jüngere, Naogeorgus mit seinem »Mercator«, Kirchhoff mit seinen Facetien u. a.

Die materielle deutsche Kultur sieht man in der Buchdruckerkunst. Von Deutschland ist die polnische »bürgerliche« Volksdichtung, d. h. die Erzählung, abhängig, ferner die polnische Reformation, besonders das Luthertum, weniger der Kalvinismus und der Arianismus, kaum die Pseudoklassik (Geßner); stark dagegen die Romantik, besonders nach dem Untergange Polens, ebenso der Naturalismus und die Neuromantik. In der Philosophie, mehr noch in der Ästhetik, herrscht oft einseitig der deutsche Gedanke.

Aus dem ungeheuer großen Gesamtgebiet dieser Literatur kann ich nur einige bedeutsame Fragen herausgreifen.

Die soziale Satire in Form einer Unterhaltung zwischen Bauern, »Lament chłopski na pany«, die wahrscheinlich aus der ersten Hälfte des 17. Jahrh. stammt, enthält Abschnitte aus Hans Sachsens »Die ungleichen Kinder Evä« und gehört zur bürgerlichen Literatur, wie Marchołt (Marholt), Sowizrzał (Eulenspiegel), Gryzella (Griseldis), Otton, Historja o grabiniej Altdorfskiej, Meluzyna, Magielona, Fortunat (Fortunatus), zu denen Brückner und J. Krzyżanowski die lateinischen, tschechischen und deutschen Quellen angeben.

Zu den moralisierenden Erzählungen, der s. g. Teufelsliteratur, gehört in Deutschland der sagenhafte und historische Faust und in Polen sein um eine Generation jüngeres Abbild, Twardowski.

Zur Zeit der sächsischen Könige machen sich neben französischen Einflüssen auch deutsche geltend, bewirkt sowohl durch deutsche Wissenschaftler als auch deutsche Schriftsteller.

In der Zeit nach den Teilungen mehren sich die deutschen Einflüsse und bereiten die Romantik vor: durch Winckelmann, Kant, Lessing, Wieland, Herder, Goethe, Schiller, Iffland, Kotzebue, Z. Werner, die Gebrüder Schlegel; in der sentimentalen Erzählung spürt man den Einfluß des »Werther«. Brodziński geht von der deutschen Ästhetik und Literatur aus; Kamiński übersetzt für die Lemberger Bühne hauptsächlich deutsche Werke; Bronikowski schreibt eine Reihe von Erzählungen, deren Stoffe aus der polnischen Geschichte genommen sind, in deutscher Sprache.

Die polnische Romantik nimmt ihre Vorbilder aus England, Frankreich, vor allem aber aus Deutschland. So schöpfte z. B. Mickiewicz aus den Werken Herders, Lessings, Gleims, Goethes (aus 'Werther', 'Hermann und Dorothea', 'Faust', aus der Lyrik), Schillers, Bürgers, Kotzebues, Jean Pauls, der Gebrüder Schlegel, Tiecks, Sulzers, Boehmes, des Angelus Silesius u. a., doch arbeitete er alles auf seine eigene geniale Art um. Über dieses Thema gibt es eine große Menge von Arbeiten und Beiträgen, was jedoch fehlt, ist eine synthetische Studie über den deutschen Einfluß auf Mickiewicz und die polnische Romantik.

Ähnlich stark war der deutsche Einfluß auf Korzeniowski, Krasiński u. a.

Selbst die Positivisten, wie Krupiński, Ochorowicz, Świętochowski, Chmielowski, Asnyk, gehen von der deutschen Philosophie aus. Asnyk und Konopnicka übersetzen aus dem Deutschen. Bei Sienkiewicz und Prus findet man auch deutsche Romangestalten und deutsche Einflüsse.

Die Neuromantiker und die Dekadenten nehmen sich Nietzsche, Hauptmann und andere deutsche Autoren zum Muster.

Przybyszewski schreibt anfangs nur deutsch und ahmt die deutschen Modernisten nach. Kasprowicz übersetzt Werke von Goethe, Grillparzer, Hauptmann. Wyspiański zeigt Berührungspunkte mit Wagner; er schreibt in deutscher Sprache »Weimar«. Berent übersetzt Nietzsche, Heine u. a.; Brzozowski hat eine Abhandlung über Nietzsche geschrieben; Stefan Żeromski läßt in seinem Werke »Powieść o Udałym Walgierzu« noch einmal die deutsche Heldengestalt Walthers, auf polnischen Boden versetzt, aufleben.

Nur nennen möchte ich die polnisch geschriebenen deutschen Literaturgeschichten von Libelt, Szabrański, Lewestam bis zu der letzten mißlungenen von Doubek, ebenso die deutsch geschriebenen polnischen Literaturgeschichten von Cybulski, Kurzmann, Świtalski, Brückner, Kleiner, die slawische Literatur von Mickiewicz, und stelle noch einmal zwei Forderungen auf, wie das andre schon getan haben, z. B. Żeromski in dem »Projekt Akademji Literatury Polskiej«, Zipper in dem Artikel »Znajomość literatury polskiej w Niemczech«, Neofilolog III, Forst Battaglia in der »Allgemeinen Rundschau« 1930, nämlich, daß eine große, billige Bibliothek deutscher Meisterwerke in polnischer und polnischer Meisterwerke in deutscher Sprache geschaffen werde. Sehr viele Übersetzungen sind schon vorhanden, es gilt nur, die besten unter ihnen in Bibliotheken, Antiquariaten, Zeitschriften und besonders unter handschriftlichen Originalen herauszusuchen. Der Verfasser selbst hat z. B. Hunderte guter Übersetzungen aus dem Deutschen von St. Szwarz, einem Krakauer Gymnasial-Professor, so z. B. von Heine (zu der Musik von Schubert, Schumann, Gall, Franz, Sinding, Grieg), ferner die Lieder von Müller, Eichendorff, Mörike, Heyse, Geibel, Rückert, Chamisso, Goethe, Schiller, Uhland, Seidl, A. W. Schlegel und vielen andern Dichtern zur Musik der größten Meister der deutschen Tonkunst.

Zwei deutsche Literaturwerke, vielleicht die größten, haben ein lautes Echo in Polen hervorgerufen, nämlich das Hauptwerk der mittelalterlichen Mystik des Thomas a Kempis (Kempen bei Köln) aus dem Jahre 1420, »Über die Nachfolge Christi«, das in Polen oft übersetzt worden ist, und Goethes »Faust«, der die Polen immer wieder angeregt hat und noch fortwährend anregt.

So ist auf dem Gebiete der vergleichenden deutsch-polnischen Literatur schon sehr viel geleistet worden, doch noch mehr bleibt zu tun übrig; vor allem müssen polnische Motive in der deutschen, und umgekehrt, deutsche Motive in der polnischen Literatur bearbeitet werden. Für diese Arbeit hat J. Flach eine Menge Stoff geliefert. Den Höhepunkt der »Polenliteratur« stellen Hunderte deutscher Gedichte zu Ehren Polens dar und der Polen, die im Novemberaufstande gekämpft haben. Diese Lieder hat St. Leonhard unter dem Titel »Po-

lenlieder deutscher Dichter« (2 Bände, Kraków 1911 u. 1917, der 3., kleinere Band, erschien später) herausgegeben; bearbeitet hat sie u. a. J. Galicz (Cieszyn 1911). Andere Gebiete, wie das des Volksliedes, und das der Folklore im allgemeinen, das des Theaters, der reinen Philosophie, der Ästhetik, der Kunst- und Musikgeschichte muß ich, als nicht unbedingt in den Rahmen dieser Arbeit gehörig, übergehen.

Die vorstehenden Ausführungen wollen nur anregen, die Probleme, die durch das Thema angedeutet sind, aufzugreifen und lösen zu helfen. Sie möchten zu der Einsicht verhelfen, daß, wie auf jedem Gebiete, so auf dem der Kultur in ganz besonderem Maße, eine friedliche Zusammenarbeit für beide Völker gedeihlicher und wertvoller ist als ein rücksichtsloser Kampf. So kann der Vergleich des Gebens und Nehmens geistiger Güter den Zeitpunkt herbeiführen oder zum mindesten näherrücken helfen, an dem ein gegenseitiges Verstehen, eine Verständigung im Geiste und in der Wahrheit, die Grundlage der nachbarlichen Beziehungen des deutschen, wie des polnischen Volkes zu einander bildet.

---

21. KLINGER W.: **Tragedja Eurypidesa Archelaos: próba rekonstrukcji.** ***(Essai d'une reconstitution d'»Archelaüs«, tragédie d'Euripide).*** Séance du 13 mai 1935.

Pour reconstituer la tragédie d'Euripide »Archélaos«, l'auteur ne s'appuie pas sur les fragments assez nombreux (36 fragments formant 88 vers) dont la plupart ont le caractère de sentences; bien plus il prend pour point de départ le résumé en prose que nous a transmis Hyginus (fab. 219). Nous apprenons de cette source qu'ayant été attaqué par ses voisins, Cisseus, roi de Macédoine, s'adresse à Archélaos, fils de Téménos, que ses frères ont chassé d'Argos, pour le prier de lui venir en aide, et qu'au cas où le roi serait victorieux, il promet de lui donner son royaume et sa fille pour femme. Ecoutant de mauvais conseilleurs, Cisseus ne veut pas tenir sa promesse et, après avoir repoussé les envahisseurs, il se propose de tuer le jeune homme. Il fait donc creuser une fosse profonde et la fait remplir de charbons ardents pour y jeter Archélaos qui précisément revient de guerre. Ayant

eu vent de ces projets, celui-ci sollicite un entretien à part avec le roi qu'il jette dans la fosse, après quoi, conformément à l'oracle d'Apollon *(ex responso Apollinis)*, il se fait guider par une chèvre et fonde la ville d'Aegae en Macédoine.

Le résumé d'Hyginus est un canevas dont on peut se servir utilement pour définir la place qu'un certain nombre de fragments conservés occupaient primitivement dans la tragédie. Ainsi le fragment 231 trace le tableau des ravages que les envahisseurs font dans le pays; le fragment 245 se rapporte au jeune héros, appelé pour venir au secours contre l'ennemi; les avertissements des mauvais conseilleurs du roi ont un écho dans les fragments 251 et 253; le refus du roi de tenir promesse est le sujet dont nous parle le fragment 256; le châtiment sévère du prince parjure est annoncé dans le fragment 257 qui revêt la forme d'une prophétie inspirée; enfin nous apprenons par le fragment 259, que la justice est déjà entrée dans ses droits.

Les mentions qu'on trouve dans d'autres auteurs permettent encore mieux de se rendre compte des phases de l'action dans cette tragédie. Dion Chrysostome (Orat. IV 71) rapporte qu'Archélaos était pâtre et que c'est en paissant les chèvres qu'il vint en Macédoine: aussi comprend-on pourquoi une chèvre lui indique le chemin de sa future capitale. Agatharchide (Phot. Bibl. p. 444 b. 29) nous dit qu'en dépit de la chronologie, le devin Tirésias était un des personnages de la tragédie: aussi pouvons-nous supposer que c'est de sa bouche que sortit l'*Apollinis responsum* et que c'est encore lui qui annonça que le châtiment était proche. Pour expliquer le point encore obscur, pourquoi le roi attente aux jours de celui qui l'a sauvé, l'auteur suppose que, terrifié par la prédiction suivant laquelle un pâtre errant et paissant des chèvres lui succèderait sur le trône, ce prince envoie s'exposer à une mort certaine en luttant contre de nombreux ennemis, le jeune homme attiré par la promesse fallacieuse d'obtenir la main de sa fille unique. De l'avis de l'auteur cette hypothèse paraît corroborée par de fréquentes légendes où une ancienne dynastie est remplacée par une dynastie nouvelle. Dans ces légendes le roi qui n'a pas de fils, a une révélation qui lui fait connaître que l'enfant d'un pauvre misérable, né en ce moment, épousera un jour sa fille et héritera le trône, de sorte que le souverain use de tous les moyens pour tuer l'enfant, qui échappe heureusement à la mort

et, après être arrivé à l'âge adulte, prend effectivement pour femme la fille du roi. La suite de la légende prend une tournure différente suivant les cas; en effet, tantôt la fin en est paisible et sereine, tantôt le dénouement est lugubre et tragique. Tandis que dans les variantes appartenant au premier groupe, le roi subissant la destinée, se réconcilie avec son gendre et continue à vivre, on voit, dans un autre groupe de variantes, le roi ne pas se résigner à son sort, menacer la vie de son beau-fils et préparer ainsi sa propre perte. L'auteur fournit la preuve que dans ce dernier cas le motif tombe dans une classe sociale moins élevée: aussi les rois et les empereurs font-ils place à des richards ou simplement à des commerçants, si bien que la légende dégénère en nouvelle ou en conte populaire. L'auteur range dans le premier groupe de variantes, entre autres, les légendes médiévale, telles que les anciennes légendes allemandes sur l'empereur Conrad et son successeur Henri (1039—56, v. Grimm, D. Sag. II 177, tirées des »Gesta Romanorum«) et les vieilles légendes françaises qui nous parlent de Florian, empereur du Bas-Empire et de son successeur Constant (elles ont été publiées par A. Wesełowski dans la »Zeitschrift f. roman. Philol.« II, 180 et suiv.). Bien plus nombreux sont les contes et les historiettes contemporaines qu'il faut ranger dans la seconde catégorie de variantes. L'auteur cite à ce propos les versions néo-grecques (v. Hahn, Gr. u. Alb. Märch. I, 161—3), polonaises (Gliński, Bajarz polski, Varsovie 1928, n° 33) et russes (Afanasjew, Nar. russk. skazki, Moscou 1863, t. II, n° 35, p. 294—5). L'ancienne légende grecque dont Euripide tire parti et où le roi meurt dans la lutte contre le jeune exilé, appartient sans contredit au second groupe de variantes du motif fondamental. Tous les doutes à cet égard sont dissipés, de l'avis de l'auteur, par le fait que la mort du roi a lieu dans des conditions identiques, aussi bien d'après la tradition antique que dans les versions modernes. Si dans le récit néo-grec le richard est tué par la balle qu'il destine à son gendre, c'est que nous avons affaire ici à une interpolation récente qui n'a pu supplanter le dénouement primitif. Ce dénouement, nous le retrouvons sous sa forme primitive dans la tradition des peuples slaves: en effet, d'après la version polonaise, le commerçant trouve la mort dans la fosse où devait mourir son gendre, tandis

que dans le conte russe il périt, exactement comme dans le récit d'Hyginus, dans une fosse dont s'échappent des flammes.

Dans toutes ces légendes, rangées dans le premier ou dans le second groupe, on trouve tout au commencement une prédiction qui annonce soit au roi, soit au richard, que son héritage reviendra au fils d'un misérable que personne ne connaît: aussi l'auteur admet-il que l'*Apollinis responsum* était également le point de départ primitif et non la conclusion du récit dans la légende grecque. Dans toutes les variantes modernes, faisant partie de la seconde catégorie, apparaît régulièrement le motif d'une lettre échangée contre une autre. Ayant apris que l'enfant qu'il se proposait de faire périr, est devenu un jeune homme, le roi, respectivement le richard, l'envoie à sa maison, en le chargeant d'une lettre enjoignant de tuer immédiatement le messager; cependant la lettre est changée et remplacée par une autre pendant le voyage, de façon que dès lors elle donne l'ordre de marier l'envoyé avec la fille du prince ou de l'homme riche qui méditaient sa perte. L'auteur suppose par conséquent que le motif en question constituait, comme ailleurs, une partie intégrante de la légende grecque et que, si Euripide n'en a pas tiré parti, c'est probablement pour la raison qu'il était en contradiction avec l'idée fondamentale de la tragédie. Ne perdons pas de vue que Cisseus était roi de Macédoine et que ce pays passait longtemps aux yeux des Grecs pour une contrée barbare, tandis qu'Archélaos, descendant d'Hercule qui avait délivré le monde de différents monstres, représente la civilisation et l'humanité. Le conflit entre la richesse et la pauvreté, caractéristique pour la légende populaire, se transforme par conséquent chez Euripide en conflit entre la barbarie jouissant de richesses et la civilisation qui, tout en ne disposant pas de ressources matérielles, s'appuie sur la noblesse de la race. En faisant de Cisseus le representant de la barbarie, le poète ne pouvait donc pas le peindre suivant l'auteur, initié à l'art d'écrire, qui passait pour le signe d'une civilisation plus élevée. Il ne s'agit certainement pas, à son avis, d'un pur hasard si le contraste entre la richesse et la pauvreté joue un grand rôle dans les sentences tirées du drame (fragments 232 et 250) et si le poète oppose même parfois l'opulence non affinée par la civilisation à l'indigence pleine de sagesse (fragments 237, 248 et 234, — edition de Nauck).

L'auteur admet que la légende grecque dont Euripide a tiré parti, est la source aussi bien des contes médiévaux que celle des récits modernes appartenant au type dont il nous entretient. Il partage ainsi l'ancienne opinion de T. Zieliński (Märchenkomödie p. 52 = Iresione I 59) et s'oppose aux savants qui ont cherché l'origine de cette légende dans les Indes (Wesełowski l. l.) où en général en Orient (R. Köhler, Klein. Schr. II 151—2). Alb. Weber a trouvé, il est vrai, deux variantes de ce motif dans la littérature indoue, cependant il n'a pas fourni de preuves de leur ancienneté. Examinées en elles-mêmes, ces variantes sont peu expressives, fourmillent d'interpolations etrangères et rappellent bien moins les variantes européennes modernes que la version grecque. Dans ces conditions, l'auteur émet l'opinion que les variantes indoues sont loin de représenter le prototype du motif en question, mais qu'elles en sont au contraire un écho lointain et un reflet déformé. Il soutient cette opinion avec d'autant plus de force que les variantes éthiopienne et arabe trouvées par E. Kuhn (Byzant. Zeitschrift IV, 241—9), dont la conclusion se rapproche beaucoup de celles des versions indoues, constituent suivant le savant qui les a publiées, des refontes de l'original grec, vu que les personnages qui prennent part à l'action portent des noms grecs. Cet original que E. Kuhn ne fait que postuler, n'est autre, de l'avis de l'auteur, que l'ancienne légende grecque dont Euripide a tiré parti dans »Archélaos«.

---

22. KNIEZSA ST.: **Z historycznych zagadnień dialektu wschodnio-słowackiego.** ***(Quelques problèmes historiques du dialecte slovaque de l'est).*** Séance du 1 avril 1935.

Certains traits du dialecte slovaque de l'est l'unissent au groupe tchéco-slovaque, d'autres le lient avec le polonais. Les principaux traits tchéco-slovaques sont: 1) *tort*, *tolt* > *trat*, *tlat*; 2) *g* > *h*; 3) le manque des nasales (*ǫ*, *ę* > *u*, *e* ~ *a*); 4) l'absence d'alternance *e*, *ě* | *o*, *a* devant les linguales dures. Au contraire, polonais sont: 1) *tr̥t* > *tart*, *tŕ̥t* > *ťerť* (devant prélinguale dure — *tart*), *tl̥t* > *talt* ~ *tlut*, *tl̥'t* > *ťilt*, *ťelť* (*tolt*, *tult* etc. devant une prélinguale dure); 2) *s'*, *z'* > *ś*, *ź* (*ť*, *ď* > **ć*, **ʒ́* > *c*, *ʒ*); 3) la disparation de la quantité; 4) l'accent sur la pénultième; 5) l'allonge-

ment des voyelles fermées *o*, *e* devant les consonnes sourdes (van Wijk, Slavia IX 8—17), qui n'est pourtant pas général. Ce caractère mixte du dialecte, évident dans le développement très conséquent des traits tchéco-slovaques d'une part et des traits polonais de l'autre, a depuis longtemps éveillé l'intérêt des chercheurs. D'aucuns affirmaient que les traits polonais étaient primaires et que le dialecte en question est une ancienne langue polonaise slovakisée (ainsi Czambel, Slovenská reč; Z. Stieber, Lud Sł. I A 117—32), d'autres défendaient la thèse de l'origine slovaque (Pastrnek, Trávníček, van Wijk, Stanislav).

Stieber cite quelques mots qui contiennent *trot*, *tlot* polonais (*xlop*, *płokac*, *młodi* »le jeune marié«, Lud Sł. II A 83, *paxrutka*, *smrut*), *e* $>$ *o* (*čoło*, *pčoła*), *ě* $>$ *a* (*ʒat*, *cali*, *całkom*, *całovac*, *bľadi*, *caʒic*) qui »ont certainement l'apparence de résidus d'un état ancien« étant répandus aussi sur le territoire où il est difficile de supposer une influence polonaise. Un des plus importants arguments de Stieber est le fait que le dialecte slovaque de l'est n'a aucun contact territorial avec le polonais, car depuis des siècles il en est séparé par une longue aire colonisée par les Allemands et les Ruthènes appelés 'Lemki'.

Van Wijk cherche à prouver l'appartenance slovaque de ce dialecte au moyen de la chronologie des traits tchéco-slovaques et polonais dans les langues respectives. Les traits tchéco-slovaques (*trat*, *tlat*, disparition des nasales, $g > \gamma > h$) étant beaucoup plus anciens que les polonismes dont certains (disparation de la quantité, l'accent sur la pénultième) sont relativement tardifs — du XV-e s. même — il suppose que ces phénomènes apparurent dans le même ordre chronologique aussi dans notre dialecte, c'est-à-d. que les traits tchéco-slovaques doivent, là aussi, être plus anciens que les polonais. Mais Stieber indique justement le fait que des phénomènes très vieux par eux-mêmes peuvent apparaître tout récemment dans une langue sous l'action d'un parler étranger (Lud Sł. II A 33)

Les deux opinions sont possibles théoriquement et basées sur les faits d'aujourd'hui. Mais le problème étant de nature historique, il n'y a que l'examen historique qui puisse le résoudre.

C'est Šmilauer (Sborník Bujnákov, p. 28—33) qui a examiné la question sur la base des données historiques, à savoir d'après les noms propres, de personnes et de lieux du XIII-e siècle. Ses

recherches ont pu prouver qu'au XIII-e siècle régnait au Spisz une langue qui: 1) ne connaissait pas les nasales (*Luchka* = *lučka* < *lǫčьka*; *Dubrava* = *dubrava* < *dǫbrava*; *Dobódél* < *dubov děl* < *dǫbovъ dělъ*; *Krwzk* < *kružek* < *krǫžьkъ*), 2) n'avait pas d'alternance *ě* > *a* (*Bela*, nom de 4 rivières, < *biela*, *bela* < *běla*), 3) connaissait le passage *g* > *h* (*Harabisa* < *Hrabiša* < *Grabiša*, nom de pers.; *Mohylka* < *Mohylka* < *Mogylъka*; *Humolka*, *Homolka* < *Homolka* < *Gomolъka*; 4) conservait le groupe *dl* (*Zedlyske* < *sedlo*; *Zedelnyk* < *Sedlnik* < *Sedlъnikъ*). Des exemples pour les autres traits manquent (*e* > *o*), ou bien sont effacés par la graphie (*ś*, *ź*) et par les changements hongrois (*tṛt*, *tḷt*, *tort*, *tolt* etc.). Ces données historiques prouvent que le parler de Spisz, nettement slave occidental (*dl*), n'avait pas le caractère du polonais: il faut donc le considerer comme slovaque.

La justesse de ces remarques est encore confirmée par les données, recueillies, sur un territoire plus éloigné du slovaque oriental.

Ainsi, excepté un seul cas, il n'y a pas d'exemples des nasales. Il est vrai qu'elles viennent pour la plupart seulement du XIV-e siècle. On peut ajouter encore, à Spisz, le nom de *Zalužany* (1300: *Zalusan* Haz. Okmt. VI 456), à Szarysz 1313: *Dubov*, (1290: *Duboro* pour *Dubov*?) Šmil. Vodopis *742, Csánki Magyarorsz. tört. földrajza I 293; 1343: *Dubrava, Dobrova* Csánki I 293; 1345: *Luchka* 'Lučka' Csánki I 302; à Zemplin: 1337: *Zaluchka* Šmil. Vodopis *851, 1336: *Peterluchkaya*, *Luchka* < *lǫčьka*, Šmil. Vodopis *852, *853; 1337: *Yestrebeluka* Šmil. o. c. *851, 1332—7: *Iestrab*, 1438: *Yestreb* Csánki I 351.

Quant à *trot* — *trat*, il est vrai que le passage du slave *o* en *a* est bien vivant en hongrois (*potok* > hong. *patak*, *stog* > *asztag*, *oblok* > *ablak* etc.) et qu'inversement *a* slave a pu passer à *o* (*Grabovec* > 1270: *Gorbocz* > aujourd'hui *Garbóc*), mais au XIII-e siècle nous avons encore l'état primitif où *o*, *a* sont conservés; bien rares sont les exemples du développement *o* > *a* qui ne se généralise qu'à partir de la seconde moitié du XIV-e s. (*Koprivnica* > *Kapronca*, *Lomna* > *Lamna* etc.). Ainsi quand nous rencontrons sur notre territoire uniquement des formes *trat* (qui donnent selon les règles du hongrois *tarat*) nous pouvons sûrement y voir les traits du slovaque. On ne saurait refuser la valeur du témoignage des formes suivantes: 1261: palus *Blathan* Abauj, Šmil. Vodopis *735, 1272: mons *Ztras* Szarysz, Šmil. o. c. *754, 1234/43:

fluvium et terra *Gradna* (aujourd'hui *Garadna*) Abauj, Šmil, o. c. *775, 1336: *Stranyan* Ung, Šmil. o. c. *845.

Non moins importants sont les noms avec *tr̥t*, *tl̥t*. Mais ici, pour l'histoire du slave, on ne peut tirer quelque profit que des données du XI-e et du XII-e siècle, antérieur au développement hongrois *u* > *o* (> *a*). Car les groupes *tr̥t*, *tl̥t* ont passé en hongrois à *turt* (évent. *tirt* en position palatale), *tult* qui, au XIII-e siècle, avec le développement *u* > *o*, passent à *tort*, et au XIV-e siècle, avec le changement *o* > *a*, passent à *tart* (ex. *chr̥vatъ* > hong. *hurvat* > *horvát*, *ščŕ̥ba* > *csurba* > *csorba*, *Čŕ̥na* > *Csurna* > *Csorna* (> *Csarna*), *Tŕ̥novьсь* > *Turnouc* > *Tornóc* > *Tarnóc*, nom de lieu sur le territoire slovaque central. Au XI—XII-e s. nous avons en revanche encore le primitif *turt*: *Churngrad* (*Csongrád*), *Churna* (> *Csorna*) etc. Le territoire slovaque de l'est fournit, hélas, très peu d'exemples, pour cette raison principale que les documents qui se rapportent aux régions de l'est n'arrivent pas au delà du XIII-e s. Le Spisz ne possède aucun document antérieur au XIII-e s.; le reste du pays en a aussi très peu. Mais nous avons deux ou trois noms propres qui permettent d'entrevoir la langue des Slaves de la région. On peut laisser de côté le nom de *Tatry* qui apparaît dans la Chronique de l'Anonyme (XII-e s.) sous la forme de *Turtur* (Melich, Honfoglaláskori Magyarország, p. 373), ce qui, à côté de *Tritri* du privilège de l'évêché de Prague, indique sûrement *r̥* primitif: **Tr̥try* (*i* ~ *y* final tombe en hongrois), — car il n'y a aucune preuve que la notation vienne de la Slovaquie orientale. Laissons aussi de côté le nom de la rivière et de la ville *Torna*, noté, il est vrai, à peine à la seconde moitié du XIII-e s.: 1279: castri *Tornova*, 1373: fluvio *Tornavize* du slave *tŕ̥nava* (la forme *Tornova* indique déjà le passage hongrois *u* > *o*); c'est déjà l'aire linguistique hongroise. Mais frappant est le nom du ruisseau et du village *Krčava* (en slovaque oriental *Karčava* Czambel, Slov. reč) dans le comitat Ung: 1288: *Kurchwa* < *kr̥čava*, Šmil. Vodopis *857, — et aussi le nom d'un village qui n'existe plus à Spisz, mais qui a été noté en 1343/9: *Wlchyna*. 1350, 1351: *Vlchyne*, 1431: *Wylkynie*, 1479: *Welchene* Csánki I 268 < **vl̥'kyńa*. On sait que les plus anciens documents polonais du XII-e s. présentent le développement *tr̥t* > *tart*, *tl̥'t* > *tilt* (Łoś, Gram. I 62, 71). L'orthographe hongroise au contraire ne saurait représenter le groupe *tart* par

turt. La notation *Kurchwa* témoigne donc que le développement du groupe *t̥r̥t* sur ce terrain se passait autrement qu'en polonais.

On peut ainsi affirmer que les noms de lieu en cette région n'avaient pas le caractère polonais. Mais il est plus difficile de définir positivement à quel groupe des langues slaves ils appartenaient. L'hypothèse de Stieber (L. Sł. I A 131) que c'était probablement un parler de passage entre le polonais et le parler des Slaves hongrois sur le Hornad inférieur, n'est appuyé par aucune preuve. Autant qu'on puisse en conclure du nom de *Zemplin* (v. hong. *Zemlin* ~ *Zemlün*) qui contient au *l'* épenthétique (<**zemľьnъ* < *zemľa*), cela devait être une langue tout à fait différente du slovaque oriental et appartenait plutôt au groupe sud du slave (Melich o. c. 86). Le dialecte slovaque oriental manque totalement, comme on le sait bien, de »yugoslavismes«, même de ceux qui sont propres au dialecte slovaque central. Le langage parlé à Zemplin, localité du sud, aujourd'hui hongroise, ne semble avoir exercé d'influence sur le parler slovaque oriental.

Nous sommes donc obligés d'admettre, d'accord avec Šmilauer, que c'était une langue slovaque, au moins dans sa première phase historique, c'est-à-d. au XII et XIII-e s. Que ce ne pouvait pas être du slave méridional, les noms qui ont conservé *dl*: *Zedlyske, Sedelnik* en témoignent assez.

Il n'est pas clair jusqu'à présent quand et par quelle voie les Slovaques ont pénétré à l'est. Mais le dialecte slovaque oriental s'opposant à tous les traits qui constituent la particularité des dialectes de la Slovaquie intérieure, et au contraire montrant un accord avec le dialecte slovaque occidental, il est inévitable de supposer qu'il y eût autrefois une proximité de territoire de ces deux groupements séparés aujourd'hui. L'hypothèse de van Wijk (Sborník na počest' Škultétyho, p. 569), que le noyau des Slovaques de l'est seraient des colons de la Slovaquie occidentale arrivés à leur nouvel habitat par la vallée du Wag n'est pas confirmée par l'histoire de la colonisation du Spisz. Car cette histoire même indique que la colonisation venait du sud, du côté de Gemer, et tout d'abord de Torna. C'est d'autant plus vrai qu'encore en 1243 les »Spišské Vlachy« (Szepesolaszi) s'appellent *Olozy de Tornaua* (Fejér CD. IV 1, 278) et le chapitre de Spisz appartenait ensemble avec Torna à l'archevêché d'Ostrzyhom (Fekete Nagy A., A Szepesség területi és társadalmi kialakulása, p. 26—7). Plus

vraisemblable est la supposition que la région, d'abord unitaire, de la Slovaquie occidentale entre le Nitra et Torna fût coupée en deux par la colonisation du groupe slovaque central établi d'abord seulement dans la partie méridionale du territoire. Mais ce problème demande encore d'autres investigations plus serrées.

Quant à ce qu'on appelle des »polonismes« dans les dialectes slovaques de l'est, l'auteur est sûr — d'accord avec tous les chercheurs (Polívka, Pastrnek, Czambel, Trávníček, van Wijk, Stieber, Šmilauer) — qu'ils ne sont que le résultat du vif contact avec le polonais et de sa forte influence. Seul Stanislav s'oppose à cette opinion et affirme dans son article de vulgarisation (Elán, Nr. 10, juin 1934) que tous ces »polonismes«, même *tart*, *cerc* < *tr̥t*, *tŕ̥t* sont justement des archaïsmes. Il sera curieux de voir prouver cette thèse; en ce moment elle ne paraît pas soutenable.

On a émis diverses opinions plus ou moins et plutôt moins plausibles au sujet de la voie que les particularités polonaises ont suivie pour pénétrer dans les dialectes slovaques de l'est. Les uns y voient l'action des villes de Spisz engagées à la Pologne au XV-e s. Stieber remarque cependant avec justesse que ces villes, purement allemandes, ne s'étant pas polonisées elles-mêmes, n'ont pas pu exercer d'influence polonaise. D'autres attribuent ce rôle aux commerçants polonais, car la route commerciale de Hongrie en Pologne traversait cette région; mais il n'est nullement vraisemblable que des marchands eussent pu provoquer de si grandes altérations de langage. L'action du polonais a dû avoir été extrêmement vive et directe si elle a réussi à altérer aussi profondément le système phonétique du dialecte slovaque de l'est. Elle a dû avoir été de longue durée et se prolonger au moins jusqu'au XV-e s., car on y rencontre de ces polonismes qui, en polonais même, ne sont pas antérieurs au XVI-e s. Toutefois aucune relation territoriale entre les deux régions ne se laissant constater pour le moins à partir du XII-e ou XIV-e s., nous sommes obligés de chercher une autre explication.

L'auteur est d'avis que la raison de toutes ces particularités linguistiques est à voir dans la colonisation polonaise parmi les Slovaques. On sait depuis longtemps que les Polonais ne sont pas étrangers en Spisz. Toute sa région nord-ouest est polonaise jusqu'aujourd'hui, et a été partiellement déjà au XIII-e s. (Zachorowski, Węgierskie i polskie osadnictwo Spiżu do połowy XIV w. = La co-

lonisation hongroise et polonaise du Spisz jusqu'à la moitié du XIV-e s. — Mémoires historiques de l'Acad. Pol. des Sc. et des Lett.). L'expansion colonisatrice a pu entraîner les Polonais sur le territoire aujourd'hui — et autrefois aussi — slovaque. Des documents slovaques du XIII-e s. confirment cette hypothèse. Nous lisons ainsi dans le document de l'an 1256 où Bela IV en récompense des mérites de Jordan de Harhov, ancêtre des Görgey, lui fait don des terres sur Poprad à Toporzec: »seruitium et sedulum famulatum in legationibus nostris in Ruthenia et Polonia deferendis ac in convocatione populorum ad terram Scepus de circumiacentibus regnis« (Fejér CD IV 2 380).

Il est certain que le roi accordait cette récompense parce qu'on avait amené de la population dans ses domaines à lui. Ces domaines étaient situés aux environs de la Podhradie de Spisz sur le territoire aujourd'hui slovaque; on peut donc affirmer que le document ci-dessus se rapporte à la colonisation de cette région-là (Fekete Nagy o. c. 177—8). Le mot »Polonia« dit que cette population c'étaient des Polonais, sans compter les autres. Une autre mention, déjà plus précise, est de 1256: »terram Nadosth (»Trzciana« aujourd'hui Hincovce) de Zypes hospitibus Sclavis deterimus ut nobis de eadem censum solvant (Fejér CD IV 2 463). *Hospes* dans la terminologie du moyen âge désignait toujours un étranger privilégié, alors ces *Sclavi* n'étaient pas des Slovaques. Qu'ils n'étaient pas Tchèques, preuve la fait qu'on ne trouve pas dans tout le Spisz de mention qui se rapporte à ces derniers. On ne rencontre non plus aucun *Rus* ni *Orosz* qui prouverait la présence des Ruthènes. Mais il y a toute une série de *Polyan*, de *Lengen* (hong. *lengyen*, aujourd'hui *lengyel* »Polonais«), de *Polonus*, ce qui montre l'origine de ces gens (1278: *Polan* filius Andree, Fekete Nagy o. c. 196; 1284/93: *Polyan* filius Petri o. c. 149; *Polyan* filius Rutkeri Fejér CD IV 1 416, 1342: villa *Poloni*, le village Polyana Fekete Nagy o. c. 212, 1338: Michaelis *Lengen* o. c. 148). La fréquence des *Polan* et l'absence des Tchèques et des *Rus* permet do conclure que les »hospites Sclavi« ci-dessus mentionnés étaient des Polonais.

La présence d'une population polonaise sur le territoire slovaque est encore attestée par quelques noms de lieu du XIV—XV-e siècle. Ainsi le nom du village *Harhov* (hong. *Görgő*) apparaît,

à côté de son nom hongrois *Gurgew*, *Gergew*, *Gorgew* (c'est-à-d. *Gürgeų*, *Gergeų*, *Görgeų*, dérivé du nom de personne *Gergely* < *Gregorius*), aussi sous la forme *Gargow* (1280: populi de *Gargou* villa Sclavonicali Fejér CD V 3, 54; 1320: in teutonicali *Gargou* 1342: *Thoutgergev*, *Nemetgargow* Fekete Nagy o. c. 179). Ou bien le village *Hrušov* noté, à côté de son nom hong. *Körtvélyes*, aussi sous la forme *Grussow* (la première fois en 1368; Fekete Nagy o. c. 118). Ces noms ne sont pas hongrois, mais ils ne sont pas slovaques non plus, car *g* slovaque déjà au XII-e s. avait passé à *h*. Mais ils peuvent être un reflet du parler polonais, d'autant plus que *Harhov* est la propriété de ces *Görgey* dont l'ancêtre a eu le mérite d'avoir attiré de la population étrangère, des colons. Cette supposition est d'autant plus plausible que *Gargou* est le seul exemple, du XIII-e s., du développement *tṛt* > *tart*. C'est que hong. *Gürgeų* avait été emprunté par les Slovaques sous la forme de **Gṛgov* (ex. *Köröskény* > slov. *Krškany, Kürtös* > slov. *Krtýš* Hont), et celle-ci a donné, selon les règles encore vivantes du polonais, *Gargov* de 1280. Il est tout à fait invraisemblable que *Gargou* soit une forme allemande (*Garg* ~ *Gorg* Repert.), car le développement *tṛt* > *tart* n'était pas encore connu en slovaque du XIII-e s.

De même le nom du village *Petrowce* (*Petrovce* ~ hong. *Petróc*) près de Podhradie de Spiche est noté au XV-e s. comme *Pyotrowcze* (1478. Levéltári közl. l'année 1931, p. 39); de même aussi pour le nom de famille *Pyotrewsky* (1480 o. c. 41). On y est visiblement en présence de l'alternance polonaise *e* > *o*; la même chose à Szarysz où le village *Brezovica* apparaît en 1448 comme *Brzozowytza* Csánki I 280 (mais il est possible que cette notation vienne d'une source polonaise).

La graphie assez fréquente de *rz* au lieu de *r* pour l'ancien *ŕ* (ex. 1471: *Dryewcho* ~ 1472: *Drewczo* ~ 1479: *Drzewcze* Levélt. közl. 1931, 38—41) est plutôt polonaise que tchèque.

Bien qu'en général les nasales ne se soient pas conservées, on rencontre un *ǫ* nasal dans un nom de lieu sur le territoire de Szarysz et de Zemplin. C'est le nom hong. *Long* à Szarysz (1427: *Lono*?, 1431: *Longh* Csánki I 302; Lipszky, Repert.), slovaque *Lužany*; il n'est donc pas douteux quil ne vienne du slave *lǫgъ*. On trouve le même nom et dans Zemplin hongrois (1350: sylua *Longh*, aujourd'hui *Szegi-Long* Melich o. c. 121). Melich croit

qu'il provient du slave méridional, car au moment de l'arrivée des Hongrois les nasales étaient déjà perdues en slovaque, et d'autre part le polonais aurait un timbre plus clair, comme celui d'un *a* nasal qui donnerait en hongrois *an* > *án*. Mais le nom *Long* n'est attesté qu'au XIV-e s. et il est difficile de supposer qu'il existât déjà quelques siècles plus tôt, du moment que des sources antérieures ne le mentionnent pas. L'élément slave méridional (plus exactement bulgare) ne se laisse pas constater sur le territoire actuel du dialecte slovaque de l'est, il n'est donc pas possible d'atribuer à *Long* l'origine bulgare. Le mieux donc est d'expliquer ce nom par le polonais; hong. *on* au lieu de *an* qu'on attendrait ici du vieux polonais *a*, n'empêche rien, car le passage de *a* à *o* en hongrois n'est pas rare à partir du XIV-e s. (*Pancratius* > *Poncrác*, *Balthasar* > *Boldizsár* etc.). Le nom de *Long* peut être avec toute certitude considéré comme polonais.

L'existence de la colonisation polonaise sur le territoire oriental de la Slovaquie est nettement confirmée par un document du 1282 qui se rapporte au Spisz au sud du Hornad. Ladislas IV (de Hongrie) fait don à Jacob comes: »silvam nostram desertam... a Gulychbana(!) incipiens... usque viam per quam itur ad Karumpach (Krompachy)... a porte meridionali usque ad *Balapatak* et hinc directe usque ad argenti fodinam Scyler vocatam« (Fekete Nagy o. c. 132). *Balapatak* c'est *Biały potok* qui se jette dans le Hornad près d'Oltznava et qu'on connaît sous le nom de *Belapataka* (Šmil. Vodopis *728 B, p. 206) du falsificat de l'au 1264. La forme *Bala* indique l'alternance polonaise *ě* > *a* et le nom entier est un composé hongrois. Que la population polonaise, dont une trace est cette forme *Bala*, n'était pas indigène, on le voit du texte du document: »homines ad ipsam terram congregati ac congregandi« (o. c.); par conséquent elle ne venait probablement pas de Hongrie. — Le nom *Balpatak* ~ hong. *Balpataka* à Szarysz (Stieber, Lud Sł. I A 121) n'a rien de commun avec le mot *bělъ*, car au XV-e s. ce ruisseau s'appelait encore *Babapataka* (Csánki I 289) »ruisseau de la vieille (ou: de la bonne femme)«.

Il serait utile de rappeler ici que le polonais était encore au XVI-e s. familier à la noblesse de cette région, les fréquents polonismes dans les lettres slovaques en sont la preuve. On possède des documents écrits par des nobles de ce territoire; la langue

en est presque polonaise. Ainsi Jean Töke, dans se lettre de 1560, se sert des formes telles que: *vrodzony Pan*, *peniondzom*, *do ȥondu*, *dwiescȥie ȥlotthych*, *powinien bende* (3 pers.), *manȥolka swą* (instr.), *przed sad* (sąd), *koȥdy ȥlothy*, *niemayacz ſȥekrzethu ſwego*, *przyczyſnolech ſȥekrzeth Manȥelky ſwey*, *po Swienthey trzoyczy*(!) *w poniedzyalek* etc.

Toutes cas données prouvent, selon l'opinion de l'auteur, que le polonais était langue vivante, parlée par les colons polonais sur le territoire est de la Slovaquie. C'est à cette couche polonaise intercalée parmi la population slovaque qu'il faut attribuer les polonismes de cette région. La population slovaque du Spisz n'étant pas très dense — autrement on n'aurait pas besoin de recourir à la colonisation — ne fut pas en état de s'assimiler l'élément étranger. La langue slovaque l'a emporté, mais le parler des habitants polonais a néanmoins laissé des traces: il a exercé une influence sur toutes les particularités où évoluait alors le slovaque, et a tracé pour le slovaque la direction du développement ultérieur (*s'*, *z'* > *ś*, *ź*, l'accent, la perte de la quantité). Le développement *tr̥t*, *tl̥t* > *tart*, *tlut* etc. pouvait tout simplement être emprunté à la population polonaise qui ne connaissait pas *r̥*, *l̥* et ne pouvait pas s'habituer à les prononcer.

---

23. ŁEMPICKI Z.: **Z zagadnień poetyki: Literatura, poezja i życie.** ***(Réflexions sur les problèmes de la poétique: la littérature, la poésie et la vie).*** Séance du 21 juin 1935.

Les essais tentés en vue de délimiter le domaine de la poésie et de préciser le sens de ce qu'on pourrait appeler le poétique, sont en définitive la matière la plus intéressante dont s'occupe l'histoire de la poétique. Ces tentatives expriment non seulement les vues personnelles de tel ou autre critique ou théoricien de l'art, mais elles reflètent également certains courants généraux qui se font jour dans la vie. Cependant les conditions de l'art et de la vie sont telles aujourd'hui, que le domaine en question demande qu'on le délimite avec de plus en plus de précision de celui de la littérature, autrement dit, par rapport au domaine littéraire; d'autre part il demande à être défini par rappport au réel soit, tout simplement, par rapport à la vie. Ces considérations sont

en quelque sorte d'actualité à présent, car on observe de plus en plus fréquemment dans le domaine littéraire des prétentions à reconnaître comme poétiques les oeuvres où les créations de celui-ci, tandis que dans le domaine de la vie on voit se manifester des tendances, tous les jours croissantes, à faire interpréter par la poésie certains de ses courants et de ses phénomènes·

Dans la première partie de ces considérations, qui ne sont que le résumé d'un travail plus ample, je tâcherai de caractériser le domaine littéraire; dans la seconde, je m'occuperai du domaine d'action propre à la poésie; enfin dans la troisième, je discuterai certains problèmes qui concernent les rapports de la poésie avec la vie et, inversement, les rapports de la vie avec la poésie.

Les considérations qui suivent sont le résumé d'un chapitre de la poétique dont j'ai tracé le programme dans une étude intitulée »W sprawie uzasadnienia poetyki czystej« (»Arguments en faveur d'une poétique pure«), parue dans le »Przegląd Filozoficzny« (»Revue de Philosophie«, 1923) et dont le traité: »Osnowa, wątek, motyw« (»La trame, le thème, le sujet«, v. »Pamiętnik Literacki«, 1922 et 23) constitue un chapitre. La communication que j'ai faite dans une des séances du VII[e] Congrès International d'Histoire à Varsovie et qui portait le titre »Literaturbewegung und Literaturbetrachtung«, se rapporte également aux problèmes fondamentaux de la poétique.

I. La signification du terme »littérature«, fixée au XVIII[e] s. subit déjà à l'époque du romantisme une certaine péjoration, pour parler le langage de la sémantique. Les origines de ce processus caractéristique, à la suite duquel le mot »littérature« commence à prendre un sens plutôt réprobateur, sont à chercher aussi bien dans le domaine psychologique que sociologique.

L'idée que, le poète est, tel que Promethée, un créateur, nait déjà au »siècle de lumières«. Elle est à la base de la théorie et de la pratique appliquées par les classiques ainsi que par les romantiques allemands et prend en Pologne un aspect particulier, grâce à la poésie messianique ou prophétique dont la nature et le caractère n'ont pas été jusqu'ici l'objet d'une étude approfondie. La conscience d'une certaine indépendance dont jouit la poésie par rapport à la littérature, dont le développement devient de jour en jour plus intense, ne tarde donc pas à s'éveiller dans l'esprit du poète.

Les changements sociaux, le fait que la bourgeoisie devient une classe indépendante et de plus en plus consciente de ses forces, puis la civilisation capitaliste qui se rattache au développement de la bourgeoisie, contribuent à créer un nouveau public de lecteurs et donnent naissance à un genre nouveau de besoins littéraires. Le mot »intéressant« est le signal dont j'ai parlé ici-même (v. Comptes rendus de l'Académie Pol. d. Sc. et d. Let. Classe de philologie. Anné 1931. Cracovie 1932, p. 192), qui annonce l'avènement de ce genre littéraire.

On voit naître et se développer une littérature destinée à fournir au nouveau consommateur des stimulus, qui se proposent surtout d'éveiller sa curiosité. Elle n'agit guère sur son imagination, ne la stimule ni ne l'oblige à collaborer avec l'auteur où à partager ses idées, mais elle l'excite en traçant des tableaux qui procurent plutôt une satisfaction momentanée au consommateur, sans graver dans son âme des traces plus profondes. Etroitement lié au capitalisme, le cosmopolitisme, caractéristique pour la période d'avant-guerre et dont, suivant J. Texte, l'intrusion dans les lettres date déja du XVIIIe siècle, en d'autres termes, la recherche de marchés internationaux pour pouvoir écouler la production littéraire, surtout les romans, est le trait distinctif de cette littérature.

A mesure que les conditions de l'existence deviennent de plus en plus compliquées, le développement, l'organisation et la commercialisation de la littérature suivant les principes du capitalisme, créent un type particulier d'hypocrisie, propre aussi bien aux producteurs qu'aux consommateurs. Le snob qui collectionne des ouvrages d'une véritable valeur protège les poètes et leur donne son appui sans rien comprendre à leur talent, c'est le phénomene de cette hypocrisie parmi les consommateurs. Quant aux producteurs, elle est représentée par le poète vraiment inspiré, mais dont la suprême ambition consiste à être bien recommandé, à composer des ouvrages jouissant de succès dans le commerce, et qu'aucun travail littéraire ne déshonore à ses yeux, pourvu qu'il soit lucratif. La synthèse de ces deux snobismes engendre ce qu'on appelle le snobisme littéraire, aussi voit-on évoluer sans cesse le type de l'homme de lettres, travailleur syndiqué et membre d'une organisation professionnelle.

II. La poésie est une évocation et un assujettissement de l'esprit; elle cherche à extraire de la réalité son essence et son vrai sens, auquel elle donne une forme. Dans les présentes considérations nous ne voulons nous occuper que du premier côté de la question, sans nous interesser au problème de la forme.

En prenant comme point de départ la théorie de la structure psychique, telle que l'a créée Dilthey, il nous faut reconnaître que la réalité, qu'elle soit intérieure ou extérieure, nous apparait soit sous l'aspect théorique comme objet de notre connaissance, soit, au point de vue pratique, comme champ de notre activité, respectivement comme résistance à celle-ci, soit enfin sous l'aspect axiologique, comme objet de nos appréciations et de nos sentiments. Notre structure mentale n'est autre chose que la collaboration active de nos fonctions psychiques, en d'autres termes, la coopération de la connaissance, des phénomènes de la volonté et des émotions que nous éprouvons passivement. La théorie est le domaine de la perception et de l'asservissement du monde par la vue, qui l'entrevoit dans des visions. Et, tout comme dans ce domaine la liberté et l'élan de la pensée sont arrêtés par certains voiles que celle-ci s'efforce de percer, grâce à l'acuité de la vue, de même dans le domaine pratique, l'individu se heurte à des obstacles et à des difficultés qui entravent sa volonté et sa liberté. Telles sont les deux principales manières de concevoir la réalité, aussi le philosophe allemand Herman Friedemann a raison de les appeler: optique et haptique. Nous avons ici affaire à deux extrêmes; l'un consiste à déchirer les voiles obscurcissant la vue, tandis que l'autre brise les obstacles qui assujettissent la volonté et la liberté. Entre ces deux extrêmes s'étend le sentiment et de l'émotion qui pénètrent tout le domaine de la poésie.

En ce qui concerne le premier point, c'est-à-dire l'interprétation de la réalité, la poésie s'engage dans les mêmes voies que la philosophie et tend aux mêmes fins que celle-ci, mais résolvant les problêmes d'une autre façon: créatrice. En effet, pour les résoudre elle se sert des matériaux, dont elle construit une réalité basée sur le mythe et ses divers succédanés et analogies dans la poésie moderne. Sur le fond de cette réalité donnée soit immédiatement, soit par l'intermédiaire du mythe, donc artificielle, le poète projette les problèmes qui le passionnent. Le symbole est

dans ce domaine la forme la plus adéquate pour l'expression poétique du problème.

Quant au second point, le poète transpose aussi dans le domaine de la réalité fictive tous les problèmes concernant les limites et les obstacles, auxquels se heurte l'activité humaine, tant individuelle que collective. L'élément esentiellement poétique, qui assume le rôle d'un équivalent poétique du problème, est ici le motif, élément qui constitue dans la poésie le principe de la force et du mouvement. Pour présenter le problème, le poète se sert du motif, autrement dit, il choisit parmi les rapports humains l'élément qui lui permet d'exposer le mieux le problème donné. La manière de combiner le problème avec le motif décide aussi bien de l'idée qui préside à une oeuvre littéraire, que de sa valeur artistique. Le motif remplit donc dans le domaine morale et pratique une fonction analogue à celle que remplit le symbole dans le domaine métaphysique et théorique.

Dans le domaine du lyrisme pure, qui est l'expression franche et le pure aveu d'un sentiment, le motif s'associe le plus souvent directement au symbole, sans l'intermédiaire du mythe et de la fiction poétique, ou sans l'intervention de la »story«, comme dit le critique américain Prescott. Le motif est ici un élément de l'expérience individuelle, ou d'une manière individuelle de sentir, et revêt généralement une forme symbolique.

III. Suivant les idées que nous venons de développer, une oeuvre littéraire est l'accumulation d'une certaine provision d'énergie psychique et spirituelle (deux notions qu'il faut se garder de confondre), qui cherche à se trouver une issue par les voies sus indiquées. L'énergie accumulée dans cette oeuvre agit sur l'ambiance, ce qui implique l'existence de structures réceptives analogues. Quant à la critique, elle joue le rôle d'intermédiaire, et la coopération de l'auteur, du lecteur et du critique constitue le fond de la vie littéraire à une époque donnée. Le rapport entre la structure individuelle de l'auteur d'une part, et la situation spirituelle ainsi que la tradition, de l'autre, décide de la dynamique de la vie littéraire dans telle ou telle autre période.

La situation est l'équivalent ou, si l'on veut, le corrélatif de la structure individuelle. La tradition est le résultat des évolutions et l'héritage des transformations qu'elles entraînent dans un certain milieu, surtout dans un milieu national. Chaque individua-

lité créatrice se trouve en présence de la situation actuelle et de la tradition dont elle a hérité. Chacune de ces individualités, capables de sentir et de reflèter la vie et la réalité à travers le prisme de leur structure psychique, doit prendre une certaine attitude aussi bien envers la situation que crée la vie et la réalité dans laquelle elle est placée, par conséquent envers le présent, qu'envers la civilisation qui lui revient par voie d'héritage, donc envers le passé. Il ne faut pas, bien entendu, perdre de vue en examinant ce triangle le rapport entre la situation actuelle et la tradition. Le courant de la vie ne cesse de charrier et de projeter des problèmes nouveaux dont les uns sombrent bientôt dans l'oubli, tandis que d'autres se stabilisent pour un temps. L'évolution, parfois dialectique, de ces problèmes est un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de la vie littéraire. A l'exception des périodes où ils sont l'expression d'une réaction légitime contre l'historisme (p. ex. chez Nietzsche et Wyspiański), les essais tentés à bon escient en vue de s'affranchir de la tradition, proviennent soit de la naïveté, soit de l'ignorance, aussi sont-ils étrangers aux grands créateurs.

Il existe une quantité de nuances et toute une échelle de points de vue différents dans le domaine des rapports entre l'individualité créatrice et la situation actuelle. Ces divers points de vue oscillent entre deux extrêmes, à savoir: entre l'égotisme radical s'érigeant en programme et l'altruisme poétique, selon lequel la poésie devrait servir les intérêts de la collectivité. Il ne manque et il n'a jamais manqué de critiques qui reprochent, (ou qui ont reproché) à la poésie son attitude à l'égard de la vie collective, tant nationale que sociale. Ainsi on a fait ces temps derniers beaucoup de propagande en Pologne en faveur de la littérature dite sociale. Des tentatives pareilles en vue de donner à la littérature une certaine direction n'ont généralement pas leur source dans les milieux artistiques; bien plus, elles sont l'expression de certains programmes sociaux ou de tendances politiques, représentées par certains milieux et certaines classes. La littérature est évidemment le reflet de la vie, aussi les évolutions sociales et les troubles politiques sont accompagnés d'habitude de changements du caractère de la production littéraire.

Comme dans les autres domaines de la civilisation, la coopération des motifs individuelles avec les sentiments collectifs engendre aussi

dans la littérature des oeuvres dont le caractère est également représentatif, en d'autres termes, des oeuvres qui reflètent l'esprit de l'époque, mais dont la valeur dépasse parfois les limites du temps. Autre chose est cependant vouloir diriger la littérature pour en faire une espèce »d'économie littéraire dirigée« d'après un plan fixé d'avance. L'expérience accumulée pendant de longs siècles nous apprend en effet que la littérature est d'autant plus internationale qu'elle est nationale, d'autant plus sociale qu'elle est individuelle, c'est à dire réfletant la personnalité, enfin, que plus elle est la manifestation libre de l'individualité créatrice, elle est d'autant plus liée à la nation et à la société.

---

24. MILEWSKI T.: **O stosunku języka hetyckiego do indo-europejskiego.** ***(Sur la relation entre le hittite et l'indo-européen).*** Séance du 21 juin 1935.

M. E. Sturtevant[1] distingue deux périodes dans l'histoire de la langue-mère, la période plus ancienne ou indo-hittite et la période plus récente, indo-européenne. Dans la première, le parler des ancêtres des Hittites devait encore entrer en composition de la langue commune; dans la seconde ce parler constituait déjà un ensemble séparé. Pour prouver cette hypothèse il foudrai montrer quelles sont les différences entre les systémes linguistiques de l'époque indo-hittite et de l'époque indo-européenne. Le mémoire ci-dessous est un essai dans cette direction.

Les époques comparées ont toutes les deux le même système phonétique qui est d'accord en lignes générales avec le système que la linguistique traditionnelle reconstruit pour l'indo-européen[2]. On n'a qu'à compléter ce système en y introduisant le phonème *h* qui, il est vrai, ne s'est maintenu qu'au hittite, mais a néanmoins laissé quelques traces dans les langues indo-européennes. Car à côté des voyelles primaires a_1, $\bar{a}_1$, p. ex. hitt. *apa*, gr. ἀπό; hitt. *stapi*, gr. dor. ἵστᾱμι || ἵστᾰμεν, on rencontre encore dans ces langues des phonémes a_2, $\bar{a}_2$, issus de l'ancien *e*, p. ex. 1. gr. ἀν-άγκη

[1] A comparative grammar of the Hittite language, Philadelphia 1933, p. 29—32.

[2] Cf. A. Meillet, Introduction[7], p. 82—145.

»nécessité«, le vocalisme ancien *e* apparaît dans le hitt. *henk-* 'déterminer'; 2. le suffixe verbal i. -e. -*nā*$_2$, hitt. -*nah*, cf. skr. *kri-ṇá-ti*, hitt. *watar-nah-zi*, où le vocalisme primitif *e* apparaît dans l'infixe -*ne*-, cf. skr. *yu-ná-k-ti*, hitt. *ne-ne-nk-*; 3. les dénominatifs en -*ā*$_2$, dérivés des noms en -*e* || -*o*, cf. lat. *novāre*: *novus*, gr. *νεᾶν*:*νέος*, hitt. *newah-*:*newe-*. Dans les correspondants hittites des mots cités la voyelle a_2 ($<e$) se trouve toujours dans le voisinage de *h*, ce qui s'explique bien si l'on admet que *h* avait déjà existé en indo-hittite et que *e* voisin a passé à a_2. L'aumissement du phonème *h* devant une consonne a provoqué, en indo-européen, l'allongement compensatoire de la voyelle précédente, d'où l'on a $\bar{a}_2$ de l'ancien a_2h ($<eh$). Dès qu'on admet l'existence, dans la langue-mère du phonème *h*, on arrive à expliquer l'origine d'une catégorie des consonne sourdes aspirées. Les phonèmes de ce type-là ont, dans les langues indo-européennes, trois origines. 1. Elles continuent ce qu'on appelle les aspirées sonores, prononcées sans sonorité après *s*-[1] initial. 2. Le groupe i.-h. $t + h$ a donné skr. *th*, av. ϑ, gr. ϑ, cf. la désimence 2 sing. parf. skr. *vét-tha*, *dadā́-tha*, gāth. *dadā-ϑa*, gr. *οἶσ-ϑα*, hitt. *sak-ta* de l'ancien **-tha* ⇐ **-t* + *ha*, composé de la désinence -*t* et du morphème -*ha*, identique à la désinence 1 sing. parf. et moyen hitt. -*ha*, gr. -*α*. 3. Le groupe i.-h. $h + t$ a passe en skr. *th*, av. ϑ[2], mais gr. *τ*, cf. skr. *pṛthúḥ* 'large', av. *pərəϑuš*, gr. *πλατύς* de l'ancien **pḷh-tu-s*, cf. hitt. *palhi-* 'large', *palha-* 'un large récipient' < i.-h. **pḷh-*. L'évolution du groupe *ht* en skr. *th* et en av. ϑ, à côté du développement i.-h. *ht* en gr. *τ*, prouve que le phonème *h* existait encore en indo-iranien.

La structure des thèmes nominaux était la même à l'époque indo-hittite qu'à l'époque indo-européenne. Pendant ces deux époques la déclinaison des noms était basée sur l'opposition des cas, des nombres et des genres. L'indo-hittite et l'indo-européen avaient 7 cas, à savoir: 1. le nominatif avec la désinence -*s* ou *zero*, 2. le vocatif identique au thème, 3. l'accusatif avec la désinance -*m* || -*m̥*, 4. le génetif en -*es* || -*s*, 5. l'ablatif (seulement dans la déclinaison thématique) avec la désinence -*ēt* || -*ōt*, 6. le datif en -*ei̯* et 7. le locatif avec la désinence *zero* ou -*i*. Certains groupes des langues indo-européennes se sont créé, déjà après l'époque de

[1] Cf. J. Kuryłowicz, Études indoeuropéennes I 51—4.

[2] L'évolution du groupe *ht* en *th* c'est un procés analogue au passage de *bh*, *dh*, *gh* + *t* en *bdh*, *ddh*, *gdh* (la loi de Bartholomae).

leur séparation, le 8-ème cas, l'instrumental. Des formes propre au duel et au pluriel n'existaient à l'époque indo-hittite qu'au nominatif. A savoir, il y avait déjà en ce temps-là des formes du nom. plur. avec la désinance *-es* et *-ōs* ← *-o-es*, de même que le nom.-acc. du duel en *-ō*. A l'époque indo-européenne on a formé l'acc. plur. avec la désinence *-ns* || *-n̥s*, le gén. plur. en *-ō̆m* et le loc. plur. en *-s*. Le reste des cas du pluriel et les cas obliques du duel se sont formés plus tard dans les divers groupes isolés, après la ruine de la communauté indo-européenne. Le problème de l'évotion de la catègorie du genre pose le plus de difficultés. L'indo-européen avait trois genres: masculin, féminin et neutre; le hittite, au contraire, n'avait que le genre animé et inanimé. Il est impossible pour le moment de décider lequel de ces systèmes était propre à l'indo-hittite. Un seul point est sûr: c'est qu'à toutes les deux époques il y avait un genre inanimé (neutrum) doté de formes particulières au nom.-acc. de tous les trois nombres. Au singulier ces formes avaient la terminaison *-m* à la déclinaison thématique; dans d'autres noms la désinence était *zéro*. La fonction des nom.-acc. plur. neutr. était assumée par d'anciens collectifs avec le suffixe *-ā* || *-ə*. Le nom.-acc. duel neutr. était désigné par la terminaison *-ī*.

Le système des pronoms personnels était le même à l'époque indo-hittite et à l'époque indo-européenne. Il existait aussi en même temps les mêmes pronoms impersonnels. Certaines formes cassuelles des pronoms impersonnels viennent de l'époque indo-hittite, ainsi nom. sing. avec la désinence *zero* ou *-s*, acc. sing. en *-m*, nom.-acc. sing. neutr. en *-t*, nom. plur. masc. en *-o-i̯* et nom.-acc. plur. neutr. en *-ā* et *-āi̯* || *-əi̯*. Le gén. plur. en *-sō̆m* semble avoir aussi le caractère ancien. D'autres formes casuelles sont d'origine plus récente, leur date est inconnue.

Les types de thèmes verbaux avaient été les mêmes aux époques indo-hittite et indo-européenne. L'indo-hittite possédait deux systémes de désinences verbales qu'on peut appeler sistéme *m* et systéme *h*. Le premier se composait de deux séries: série primaire (1. sing. *-mi*, 2. sing. *-si*, 3. sing. *-ti*, 1. plur. *-u̯e-* || *-me-*, 2. plur. *-te*, 3. plur. *-nti*) et série secondaire (1. sing. *-m*, 2. sing. *-s*, 3. sing. *-t*, 1. plur. *-u̯e* || *-me-*, 2. plur. *-te*, 3. plur. *-nt*). Le système *h* présentait aussi deux séries, à savoir la série de désinences du parfait (1. sing. *-ha*, 2. sing. *-tha*, 3. sing. *-e*, 1. plur. *-u̯e-* ||

-*me*-, 2. plur. -*a*? [skr. -*a*], 3. plur. -*ēr*) et du moyen (1. sing. -*ha*, 2. sing. -*thē-s*, 3. sing. -*o*, 1. plur. -*u̯e*- || -*me*-, 2. plur. -*dhu*- || -*dhu̯*-, 3. plur. -*nto*). En indo-hittite les verbes dont le thème était terminé eu -*u* formaient la 1. plur. à l'aide de la désimence -*me*-, tandis que tous les autres verbes prenaient la désinence -*u̯e*-. L'époque indo-européenne a différencié la fonction des deux désinenes: -*me*- est devenu la caractéristique à la 1. plur., tandis que -*u̯e*- s'est généralisé à la 1. personne du duel. Ainsi s'est formé la catégorie du duel à l'intérieur de la flexion verbale. Le développement ultérieur de la conjugaison s'est poursuivi après la fin de la communanté indo-européenne dans deux directions. 1° Le grec, l'indo-iranien, le balto-slave et le germanique se sont fabriqué de divers types de désinences de la 2 et 3 duel sur la base de la désinence -*t*(*e*) de la 2 pl. 2° En indo-iranien et en grec s'est formée une nouvelle série de désinences primaires moyen; la série ancienne du moyen a pris la fonction de la série secondaire. Le point de départ des désinences primaires moyennes était la terminaison de 1. sg. -*ai*, composée de l'ancienne désinance 1. sing. moyen -*a* (⟸ i.-h. -*ha*) et du supplément -*i*.

Les faits qu'on vient d'exposer prouvent que l'hypothèse du M. Sturtevant est juste en principe, car il n'y avait pas d'identité absolue entre l'état indo-hitte et l'état indo-européen. D'autre part les différences entre ces deux époques n'étaient pas grandes et toutes ont eu leur origine dans le développement indo-européen d'une seule catégorie morphologique, la catégorie du nombre. Par suite de ce processus on a eu des formes: 1° acc. plur. en -*ns* || -*n̥s*. 2° gén. plur. en -*ōm*, 3° loc. plur. en -*s*, 4° les désinences verbales de 1. duel en -*u̯e*-. La période indo-européenne qui n'a produit que si peu de changements et des changements unilatéraux n'a pas pu durer longtemps. Par conséquent, le point de vue théorique et pratique s'oppose à ce qu'on distingue une époque indo-hittite et une époque indo-européenne. Il serait juste de distinguer seulement une période plus ancienne et une période plus récente de l'indo-européen.

25. PAPÉE F.: **Jan Olbracht**. ***(Jean-Albert).*** Séance du 21 juin 1935.

Notre historiographie présente une lacune qui s'étend de l'époque où Długosz termina son oeuvre, jusqu'au moment où commencent les Actes de Tomicki (1480—1506). Dans ces conditions, l'auteur, qui s'appuie sur de très nombreux documents tirés des archives, s'est proposé de tracer l'histoire de Jean-Albert, après avoir décrit précédemment les douze dernières années du règne de Casimir Jagellon.

Ainsi que l'a fait observer Halecki, il est très difficile de porter un jugement sur la personne d'Albert; en effet, une certaine ambiguïté caractérise le rôle qu'il a joué dans l'histoire, aussi, déjà à son époque, a-t-on jugé différemment ce souverain.

En qualité d'héritier présomptif, Albert s'est déjà distingué par deux actions importantes, soit par la défense victorieuse de la Ruthénie (1486—1490) et par sa candidature au trône de Hongrie (1490—1492). Tandis que la première fut menée avec grand succès, la seconde finit par un échec complet. Il battit deux fois le Tatares en Ruthénie et, chose plus importante encore, il jeta les bases d'une défense régulière qu'il organisa ensuite devenu roi, de sorte qu'elle fut le noyau des premiers cadres d'une armée permanente. De plus, il laissa de très vives sympathies qu'il sut se concilier pendant son séjour dans le pays. Il en était tout autrement en Hongrie où, une fois que les moyens financiers polonais furent épuisés et que les espérances fondées sur les sympathies hongroises se montrèrent vaines, il fallut se contenter des compensations obtenues en Silésie (Głogów et autres), en vertu de l'accord conclu le 20 février 1491 à Koszyce (Cassovie). En attendant, Albert rompit l'accord de Koszyce en dépit de la volonté de son père et s'engagea à la légère dans une lutte condamnée d'avance à l'insuccès; enfin, malgré son courage vraiment extraordinaire, il subit, le 1er janvier 1492, une sanglante défaite à Preszów (Eperies). Etienne Zapolya victorieux, qui faisait dès le début ce qu'il voulait de Ladislas, garda depuis rancune à Albert. Ainsi les chances d'une guerre que les Polonais et les Hongrois devaient entreprendre en commun contre la Turquie, furent réduites au minimum, quoique cette expédition eut été le but

principal des efforts de Casimir, en vue d'obtenir la couronne de Hongrie pour son fils.

Le règne de Jean-Albert comprend deux périodes, séparées par l'expédition de la mer Noire. La première est très heureuse, la seconde des plus tristes; vient ensuite un court épilogue relativement serein qui finit trop vite, hélas! Sans parler de la réunion du duché de Zator à la Pologne, fait d'une si grande importance pour la ville de Cracovie, on ne peut que reconnaître que la phrase: »c'était sans aucun doute le moment où la Couronne avait pris le plus d'ascendant sur la Masovie, tant que celle-ci constitutait un fief de celle-là« (E. Maleczyńska), s'applique tout aussi bien à la Prusse sous la domination des Chevaliers Teutoniques. Non seulement Płock et Wizna furent indissolublement rattachés à la Couronne, mais Conrad, le seul duc de Masovie qui restait, ne devait détenir qu'à vie le territoire de Varsovie, *uti capitaneus Regni* (1496). De même, lorsque Jean Tiefen, Grand-maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, faisait foi et hommage à Poznań (1494), le roi refusa de prêter serment, parce que dans le serment de couronnement »ist der Orden miteinbegriffen«. Il refusa également de délivrer des réversales à l'occasion de la paix, parce que le traité de Toruń, conclu en 1466, était le dernier acte de l'Ordre jouissant d'indépendance. Le Grand-maître devait participer à l'expédition contre la Turquie et il existait même un projet d'établir l'Ordre sur les bords de la mer Noire, cependant on l'abandonna après la défaite. Le roi tâchait aussi de rattacher étroitement la Prusse Royale à la Pologne. Comme ses actes n'étaient jamais aussi sévères que ceux de son père et comme il améliora l'organisation de la justice et de l'administration et promit d'autres réformes, il était très aimé dans ce pays. Les rapports avec la Lithuanie étaient caractérisés par beaucoup plus d'harmonie qu'à l'époque de Jagiełło et de Witold. C'est alors (1496) qu'on conçut le projet d'élire le souverain uniquement d'entre les membres de l'»illustrissime famille royale«. Quoiqu'on eût abandonné ce projet après la défaite que l'armée subit en Bukovine, il n'en était pas moins la seule tentative d'écarter la contradiction entre l'union et la monarchie héréditaire, contradiction inhérente à l'Etat des Jagellons.

On ne saurait dire que le moment où devait avoir lieu la campagne de la mer Noire fût bien choisi; en effet, le roi étai

renseigné sur l'existence d'une coalition dont la Moscovie, la Turquie et les Tatares faisaient partie; il put se rendre compte à Lewocza (1494) que les Hongrois étaient mal disposés à cause du conflit entre les intérêts magyars et polonais en Moldavie; enfin il pouvait se convaincre à Parczów de la crainte que les Moscovites inspiraient aux Lithuaniens. Le roi n'était cependant pas responsable du côté militaire de l'expédition, car cette responsabilité retombe sur la Diète de 1496 qui refusa d'accorder les fonds nécessaires et se borna à voter la levée de la pospolite, soit du ban et de l'arrière-ban. Il faut reconnaître que tous les détails d'une bonne organisation étaient le mérite du roi; ainsi l'artillerie était plus nombreuse que celle dont disposait Sobieski en 1686, et les troupes mercenaires satisfaisantes. Quant à la garde, elle méritait les plus grands éloges; c'est elle en effet qui sauva dans le défilé de Koźmin la pospolite indisciplinée et incapable de combattre, comme celle-ci fut encore une fois sauvée sur les bords du Pruth par les renforts qu'Alexandre envoya sur les instances d'Albert. Le roi marchait dans la direction du Danube en se conformant au désir d'Etienne. Quant à l'intention de destituer le voïvode et d'établir Sigismond en Moldavie, il n'est pas possible d'en vérifier l'existence dans les sources contemporaines. Mais que faisait donc Etienne? Il était parfaitement renseigné sur les défectuosités de l'armée polonaise et connaissait fort bien les grands préparatifs que faisait la Turquie, aussi dut-il se détourner de la Pologne, afin d'épargner à son pays la vengeance du Padischah. C'est là un trait typique qu'on retrouve dans toutes nos expéditions contre la Turquie qui passaient à travers la Moldavie. D'autre part le contrat d'inféodation conclu en 1485 à Kolomyja n'étant pas rompu, le roi ne pouvait agir autrement et devait prendre position contre Étienne. Mais pourquoi n'a-t-il pas pris la direction de Chocim que des chefs militaires expérimentés lui conseillaient de choisir? pourquoi donc est-il allé jusque dans les environ de Suczawa et a-t-il provoqué ainsi l'intervention militaire de la Hongrie et l'ingérence diplomatique de Moscou? L'armistice conclu sous les murs de Suczawa par l'intermédiaire des délégués hongrois, était d'ailleurs un arrangement plutôt honorable, car il remettait à des négociations ultérieures la décision relative à la question de savoir de quel suzerain Etienne était le vassal. Lorsque le voïvode rompit l'armistice et que des

renforts arrivèrent de Lithuanie, l'occasion se présenta encore une fois de venger la défaite, cependant le destin inexorable mit fin à cette possibilité, car le roi eut des crises de fièvre tellement violentes, qu'il dut revenir en Pologne.

La défaite en Bukovine n'était pas aussi écrasante, qu'on s'est plu à le soutenir dans la suite. Il est vrai que le train des équipages souffrit cruellement ainsi que les troupes qui en faisaient partie, mais il n'était pas question d'avoir perdu l'artillerie. Néanmoins cette défaite eut des conséquences déplorables. Pour prendre la revanche, les Turcs firent deux invasions en 1498 et les Tatares suivirent leur exemple; ensuite deux grandes incursions tatares dévastèrent la Pologne et la Lithuanie l'année 1500. Le prestige des Etats gouvernés par les Jagellons souffrit sous tous les rapports, mais le refus du Grand-maître de rendre foi et hommage au roi, puis la grande guerre moscovite dont la Lithuanie devint le théâtre, furent les événements qui lui portèrent le plus gravement atteinte. Par suite de l'organisation défectueuse de l'Etat qui ne disposait jamais de troupes et d'argent dans les cas urgents, la défense des frontières était insuffisante. Le roi rassemblait toujours très vite les troupes disponibles et partait en guerre, mais ne pouvant évidemment pas poursuivre l'ennemi, il devait se borner à arrêter les envahisseurs. Il déploya d'ailleurs une activité diplomatique très vive. Il conclut une alliance défensive avec la Hongrie ainsi qu'une paix de réconciliation avec Etienne et, lorsque éclata la guerre entre Venise et la Turquie, il sut habilement tirer parti de l'occasion. Connaisant l'insuffisance de ses forces et prévoyant que la croisade prêchée par le pape avait peu de chances d'aboutir, il conclut un armistice avec la Turquie et s'empara, pour défendre la Ruthénie contre les Tatares, de l'argent rassemblé en Pologne à l'occasion des indulgences et destiné à faire la guerre aux Turcs. S'étant entendu avec Alexandre, il engagea les Tatares établis au-delà de la Volga à se jeter sur ceux de Crimée.

Rien n'empêchait dès lors l'expédition contre la Prusse, surtout que l'alliance avec la Hongrie et la France, conclue le 14 juillet 1500, assurait dans une certaine mesure la sécurité du côté de Maximilien. Les négociations en vue d'obtenir la main de deux princesses françaises dont l'une devait épouser le roi de Hongrie, l'autre se marier avec le roi de Pologne, étaient en rapport avec cette

alliance. A la tête de l'artillerie, des troupes attachées à la cour et des troupes mercenaires, le roi entre à Toruń le 8 mai 1501. Bientôt il fait lever la pospolite en Prusse et dans la Couronne et ne tolère pas le moindre changement dans »un instrument aussi parfait« que le traité de paix signé en 1466 à Toruń. Acculé au mur, le Grand-maître Frédéric de Saxe se prépare déjà à prêter serment en qualité de conseiller de la Couronne. Il y avait tout lieu d'espérer que la question prussienne prendrait une tournure favorable et que les troupes déjà concentrées pourraient servir à défendre la Lithuanie, lorsque le destin jaloux mit un terme à ces projets et ravit le roi qui, après une courte maladie, mourut le 17 juin 1501.

Le roi Jean-Albert, porté sur le trône par la noblesse, voire même par des bourgeois, est toujours en bons termes avec ces *juniores.* La Diète de 1493 accorde des sommes doubles pour entretenir l'armée, celle de 1498 vote une capitation générale immédiatement après l'expédition de la mer Noire, enfin la dernière Diète convoquée sous le règne du roi, l'autorise à lever à son gré la pospolite ou le ban et l'arrière-ban, et offre ainsi un exemple unique dans notre histoire. Il est vrai que sous la pression des nécessités inséparables de la guerre, la grande Diète convoquée en 1496 en vue d'une constitution, sacrifie les intérêts de la bourgeoisie et des paysans, mais il est hors de doute que le roi n'acquiesça qu'à contre-coeur à ces projets, qu'il faisait preuve de beaucoup de bienveillance envers les bourgeois et que dans de nombreux cas, il entoura de sa protection les paysans qu'il entendait affranchir des charges excessives qu'on voulait leur imposer. C'était un souverain énergique et ferme qui n'hésitait pas à confisquer des biens-fonds parce que leurs propriétaires ne s'étaient pas présentés sous les armes et qui savait mettre un frein à l'arbitraire des grands seigneurs; ainsi il reprit à Myszkowski le commandement des troupes en Ruthénie, vu que celui-ci se montra incapable de diriger les opérations, et confisqua toutes les propriétés du sous-trésorier Kurozwęcki pour avoir commis des abus à l'occasion de la frappe de la monnaie. Rien d'étonnant qu'après la mort de Jean-Albert une violente réaction se fit jour dans les milieux aristocratiques et aboutit au privilège de Mielnik.

Si l'on désire juger les événements de son règne et si l'on veut comprendre la personnalité d'Albert, il est indispensable de

connaître son tempérament et ses goûts. Albert n'a jamais dédaigné les plaisirs de la table et les amourettes, mais il ne scandalisa jamais autant les contemporains: qu'immédiatement après l'expédition de la mer Noire. Il vit alors s'effondrer la mission, à laquelle il se croyait toujours appelé et cette cruelle déception ne manqua pas de laisser une empreinte sur sa constitution mentale. Il ne recouvra jamais plus la santé depuis cette époque et mourut d'une attaque de paralysie qui le priva de la parole deux jours avant sa mort. Les manifestations de l'affection et la manière de la traiter permettent de supposer qu'il succomba à une maladie vénérienne qui précisément faisait alors de grands ravages en Europe. Nous serions donc en présence d'un exemple de plus de cette fatalité qui s'acharnait contre le souverain.

Quoique les *Consilia* soient probablement authentiques, il semble qu'on ait exagéré l'influence que Callimaque aurait exercée sur le roi; néanmoins il convient de s'abstenir de porter un jugement sur cette question avant qu'on ait une édition complète des oeuvres et des lettres de cet humaniste.

Un roi chez lequel de vastes projets, des idées très justes et un régime énergique s'allient à de grands défauts et à la fatalité, mérite vraiment d'être considéré comme une figure tragique. S'il reste beaucoup de choses à refaire après des hommes de cette trempe, la graine qu'ils ont semée n'en donne pas moins des fruits abondants. Il nous a donné pour toujours Zator et Płock, fixé par des règlements l'ordre des débats à la Diète et nous a légué une constitution qui, malgré ses défauts, s'est montrée durable. Il nous a laissé enfin de nombreuses indications, applicables tant à la politique intérieure qu'aux affaires étrangères, indications que ses successeurs suivirent avec profit ou dont il s'écartèrent au préjudice de leur pays.

Avant de terminer sa communication, l'auteur présente deux images contemporaines de Jean-Albert.

---

26. SINKÓWNA K. (M[lle]): **Hieronim Canavesi.** (*Jérôme Canavesi*). Séance du 23 mai 1935.

Jérôme Canavesi fut appelé à la cour de Sigismond-Auguste en qualité de *servitor regius*. On trouve la première fois son nom dans les archives l'année 1562, époque où commença le procès que lui intenta la femme Orlikowa pour avoir mal exécuté une commande, procès qui traîna jusqu'en 1574. La droit de cité à Cracovie lui fut conféré en 1573 et il devient associé de la corporation des sculpteurs l'année suivante. Il fut accusé à cette époque (1574) de commerce illicite de drap et mourut en 1582. Il légua à ses enfants et à sa femme Julie Buzeti une maison dans la rue Saint-Florian où il avait un atelier de sculpture. Faisons observer que l'hypothèse italienne selon laquelle il ne serait pas originaire de Milan mais proviendrait de Melano ou de Lugano, n'est absolument pas fondée et qu'on peut en dire autant de l'hypothèse polonaise qui admet l'existence d'un autre Jérôme Canavesi, sculpteur comme le premier et fils de celui dont il est question dans le présent résumé.

L'auteur nous entretient dans le premier chapitre des monuments funéraires connus qui sont sans aucun doute l'oeuvre de Canavesi. Il range dans cette catégorie le monument de la famille Orlik à Cracovie qui ne nous est pas parvenu, mais dont nous connaissons un dessin, puis les monuments de Konarski et des Górka à Poznań, ainsi que celui de Rokossowski à Szamotuły. S'appuyant sur l'analyse comparée, il attribue également à Canavesi quatre monuments funéraires non signés dont les archives ne font pas mention, à savoir: celui de Gaspard Wielogłowski à Czchów, le monument des dames Tęczyński à Książ Wielki, celui de l'archevêque Przerębski à Łowicz et le monument de l'archevêque Dzierzgowski à Gniezno. Quant à l'épitaphe de Jean Ber à l'église de Notre-Dame à Cracovie, elle est indubitablement l'oeuvre de notre artiste. L'architecture simple et classique, l'attitude noble des figures représentées et la très grande facilité de travailler le marbre, — voilà les traits caractéristiques de ces monuments funéraires.

Le deuxième chapitre traite des monuments funéraires qui, tout en présentant certains traits du style de Canavesi, font preuve

d'une techique moins habile et se distinguent par une composition moins parfaite. Ces oeuvres sont très probablement sorties de l'atelier de Canavesi. Il s'agit des monuments: de Jean Mrowiński à l'église de sainte Catherine à Cracovie, de l'évêque Krasiński à Bodzentyn, de Jean Tęczyński à Książ Wielki, ainsi que de la petite épitaphe de Bojanowski dans les galeries de l'église des dominicains à Cracovie. Le monument funéraire d'une demoiselle Firlej à Bejsce rappele déjà moins les oeuvres exécutées par Canavesi lui-même. Quant aux monuments: des Kobylnicki à Kobylniki, d'Anne Jagellone à Cracovie, de Leżeński à Chełm (district de Radomsko), de Goślicki à Mogiła, de Kmita le Jeune à Cracovie, puis à l'épitaphe d'A. Górka à Poznań et aux statues devant l'église de saint Pierre à Cracovie, que certains historiens de l'art attribuent à Canavesi, — les résultats de l'analyse comparée nous les font considérer comme des oeuvres d'autres artistes.

Le troisième chapitre s'occupe des origines de l'art de Canavesi et tient compte surtout de la sculpture italienne de style renaissance, aussi bien en Italie qu'en Pologne. Ainsi il faut chercher dans l'architecture du monument funéraire de Barbe Tarnowska née Tenczyńska, oeuvre de Padovano, visible dans la cathédrale de Tarnów, le modèle dont s'inspire l'architecture classique des monuments de Canavesi, incrustée d'habitude de marbre rouge. Pour exécuter la plaque funéraire du primat Dzierzgowski à Gniezno, notre artiste a pu prendre pour modèle la plaque de l'évêque Choiński à Cracovie, oeuvre d'un sculpteur dont le nom nous est inconnu. Les sculptures de Canavesi offrent beaucoup d'analogies avec les monuments funéraires de Maciejowski et de Boratyński dans la cathédrale de Cracovie et avec celui de Nagórski dans celle de Varsovie, analogies qui nous autorisent à conclure à une source commune dont proviennent les formes qu'on retrouve dans toutes ces oeuvres. On peut en dire autant des petites épitaphes visibles à Cracovie, savoir: de celle de la famille des Włodek, de l'épitaphe d'une dame Pieniążek, de celles de Benoît de Koźmin et de Pszonka.

Différents motifs et détails qu'on trouve dans la sculpture de Canavesi et que l'on rencontre également dans de nombreuses oeuvres d'autres sculpteurs de l'époque de la Renaissance en Pologne, se rattachent à l'art italien. Nommons entre autres, les

deux figures de défunts placées dans deux niches superposées du monument, la composition de celles-ci formant un ensemble organique (monument des Górka); n'oublions pas les bordures couvertes d'un ornement plat qui entourent les plaques; citons les cartouches avec bords extérieurement recourbés, les vases dont sortent des flammes etc. Des monuments analogues dédiés à deux personnes, se voient p. ex. à Naples et à Rome. A l'encontre du monument des Górka, la composition de ceux de Naples ne présente pas un ensemble organiquement lié, aussi ces derniers monuments ne peuvent-ils servir à établir des comparaisons. Il en est autrement d'un groupe de monuments funéraires romains qui, comme celui des frères Levis à Santa Maria Maggiore, se composent de deux niches rectangulaires peu profondes, disposées l'une au-dessus de l'autre. Les monuments funéraires représentant ce type qui se rapprochent beaucoup de ceux créés par Canavesi, ont des affinités avec des monuments comme celui de Philippe d'Alençon à Santa Maria in Transtevere, avec le monument du Pape Eugène IV à S. Salvatore in Lauro et avec celui de Pie II à S. Andrea della Valle. La superposition de deux niches rectangulaires peu profondes est le trait distinctif de ces monuments quoiqu'ils servent à commémorer une seule personne. La niche supérieure est occupée par la figure du défunt (la composition du monument d'Eugène IV est quelque peu différente), tandis que dans la niche inférieure se voit un bas-relief qui représente généralement un épisode de sa vie. Il suffirait de remplacer le bas-relief par la figure d'un autre défunt pour obtenir un monument commémoratif, tel que celui des frères Levis à Rome ou le monument de la famille Górka à Poznań.

Les monuments funéraires créés par Canavesi, où la figure étendue du défunt occupe une niche rectangulaire, comme dans ceux de Dzierzgowski et Konarski, ont des rapports étroits avec la plastique bolonaise, laquelle, soit dit entre parenthèses, se rattache à celle de Rome. Le monument de Jean-Baptiste Malavolta à S. Giacomo nous servira d'exemple. La niche peu profonde placée sur un socle bas et encadrée de colonnettes comme dans le monuments des Orlik, peut être rattachée au schème du monument de Jean-Marie-Pie dans la galerie de l'église S. Martino à Bologne. Nous pouvons considérer comme prototype d'une plaque entourée d'une bordure plate (monuments des Górka, des Tęczyń-

ski, de Przerębski, de Dzierzgowski etc.), le monument funéraire du chevalier Jean-André-Marie Sala, conservé au Museo Civico à Bologne. Le motif d'un mort se tenant debout dans la niche (monuments des Orlik et de Wielogłowski), n'est également pas étranger aux artistes bolonais. Nous pouvons citer à titre d'exemple le monument de Zambeccari à l'église S. Francesco.

Les figures des morts dont l'attitude respire la force et l'énergie (monuments: de Rokossowski, des Górka, des Tęczyński et de Przerębski), traduisent des influences italiennes; le monument de Jean-Baptiste Bonsi dans la cathédrale de Faenza, celui de Lucretilla à Padoue ainsi que le monument d'un personnage inconnu au Musée Bardini à Florence, en sont autant de preuves. D'origine italienne sont également les épitaphes décorées d'un buste du défunt, comme celle de Ber à Cracovie. C'est une épitaphe de ce genre qui sert à commémorer Cherubino Bonanno à Santa Maria sopra Minerva à Rome. Les petits motifs dont Canavesi faisait fréquemment usage dans ses travaux, soit les cartouches avec bords repliés, puis les hélicoïdes rappelant celles dont fut décoré le lavabo à Badia près de Fiesole, sont eux aussi de provenance italienne.

Canavesi est un éclectique de talent qui se sert surtout de formes et de motifs italiens, quoiqu'il ne dédaigne pas certains éléments propres à la sculpture des pays du Nord, comme en témoignent les tresses qui couvrent les colonnes du monument funéraire des Orlik. Il est en outre un technicien très habile.

---

27. STIEBER Z.: **Z historycznych zagadnień dialektu wschodniosłowackiego.** ***(Des problèmes historiques du dialecte slovaque de l'est).*** Séance du 1 april 1935.

1) Le développement des *ṛ* et *ḷ* du slave commun dans le dialecte slovaque de l'est nous frappe — comme on le sait — par sa ressemblance avec ce même développement en polonais, fait déjà remarqué par Polívka[1]. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y eût point de différences de détail. L'ancien *ḷ'* après les labiales s'est développé sur le territoire slovaque de l'est de façon

[1] Listy Filologické XXXIV, p. 22.

plus ou moins différente que dans le polonais des classes cultivées et dans la plupart des parlers populaires. Des formes comme **vḷ'kъ*, **vḷ'gotnъjь*, **vḷ'na*, **pḷ'nъjь* sont entendues aujourd'hui dans la partie occidentale des parlers slovaques de l'est (p. ex. à Letanovce dans le Spisz) comme *vil'k*, *vil'hotni*, *vołna*, *połni*; environ 30 klm. plus loin à l'est (à Kluknava) *vil'k*, *vel'hotni*, *vołna*, *połni* et encore plus loin à l'est (Jabloń dans le Zemplin du nord) *vel'k*, *vel'hotni*, *volna*, *połni*[1]. On voit partout ici l'accord fondamental avec le polonais; il consiste dans le fait que *ḷ'* après une labiale et devant une prélinguale dure a subi une dépalatalisation et a donné en fin de compte la voyelle + *ł*. Mais quant au timbre des voyelles qui se sont développées devant **ḷ'* dépalatalisé ou non, plus on va à l'est, plus grande est la déviation par rapport à l'état de la plupart des parlers polonais, c'est-à-d. des parlers de la Petite Pologne, de la Grande Pologne et de la Silésie. En revanche le type *vel'k, vołna* rappelle nettement d'une part le type mazovien *vyv́elga* à côté de *vołna*, *ḿołł*, d'autre part le type bas-sorabe *ṷelk*, *ḿelcaś* à côté de *ṷałma*, *pałny* ou *połny*. Les parlers le plus à l'est sur le territoire actuel de la basse Sorabie ont le type *ṷelk* ou *ṷėlk* à côté de *ṷełma*, *pełny*, très rapproché de l'usage de la Grande Pologne, Petite Pologne et de la Silésie. L'état du dialecte bas-sorabe oriental, déjà mort, de Jakubitza était identique à l'état polonais sud-ouest: *ṷilk*, *ḿilcaś* à côté de *ṷełna*, *pełny*.

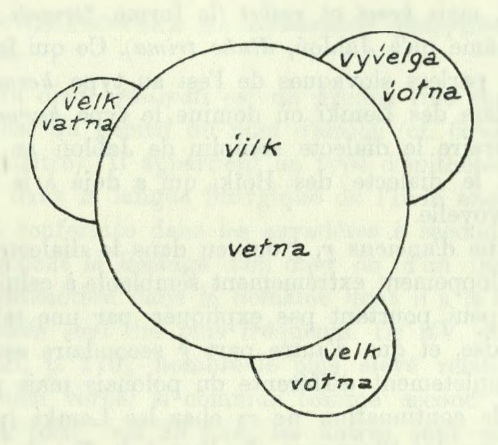
On voit ainsi qu'il y a qlqs. siècles il existait une aire uniforme de la Petite et Grande Pologne avec la Silésie et la basse Sorabie orientale où l'on a rigoureusement observé l'emploi de *Pil* ⇐ **Pḷ'* devant une consonne autre que la prélinguale dure et de *Pel* ⇐ **Pḷ'* devant une prélinguale dure. Aux trois extrémités de cette aire se sont formés de petits territoires où dans le premier cas on observait plus ou moins régulièrement *Pel* ⇐ *Pl'*, dans l'autre *Poł* ou *Pał*.

Voici comment on pourrait expliquer ce fait singulier: autrefois sur tout le territoire de la basse Sorabie, de la Pologne et de l'ancienne Slovaquie orientale on prononçait *v́ėlk* avec un *e* étroit, tel que nous l'avons encore aujourd'hui dans le dialecte

[1] Dans une partie des parlers de Szarysz où **ō* ⇒ *u* nous avons la forme *pułni*.

bas sorabe de Mužakow (*ŭélk*), mais *vełna* était prononcé avec un *e* bas et postérieur, un peu déplacé dans la direction de *a* ou *o*. Avec le temps, à l'intérieur du territoire en question il s'est produit un retrécissement des voyelles *ė* et *e̊* en *i* et *e*, tandis qu'au périphère elles se sont élargies en *e* et *o* ou bien en *a* [1].

Quelle que puisse être l'explication de ce fait, il semble confirmer l'hypothèse que les continuants actuels de **r̥*, **l̥* en slovaque de l'est, si conformes aux phénomènes polonais, sont le résultat de l'ancien contact entre le préslovaque et le prépolonais et non pas de la colonisation polonaise de la fin du moyen âge



dans l'est de la Slovaquie. En effet la colonisation polonaise comment saurait-elle apporter avec elle les formes *velk*, *velhotni*, *vołna*, *połni* du moment que toute la Petite Pologne dit *vilk*, *vilgotny*, *vełna*, *pełny*? La supposition qu'autrefois tout le sud de la Petite Pologne — la région de Sącz — prononçat *velk* ou *velk* et *vołna*, et que seulement l'action du parler cultivé y ait introduit *vilk*, *vełna*, n'est nullement fondée, car justement la région de Sącz présente un type de dialecte petit-polonais très archaïque, très peu atteint par l'influence du parler cultivé ou des parlers populaires même plus proches que le dialecte petit polonais du sud.

[1] Le retrécissement *o* ⇒ *u* dans la forme de Szarysz *pułni* est tardif, car cette forme n'apparaît que là où nous avons *u* ⇐ *ó*. Il ne faut pas supposer que **ȯ* de **pȯłni* fût venu de *ō*; il y a eu plutôt un retrécissement devant *ł*. Dans le dialecte bas sorabe de Kóšynka l'auteur a pu observer de même *puny* ⇐ *połny*.

2) Le nouveau *r̥*, obtenu après l'amuissement des jers, s'est développé, dans la partie occidentale des parlers slovaques de l'est, en voyelle + *r*. On dit encore à Letanovce et à Kluknava *hermec* 'tonner', *kervi* gén. sing., *tervac*, *χerbet*. Au contraire, à Zemplin supérieur (Jabloń) dominent les formes avec *r* + voyelle: *hrъmi*, *χrъbet*, *krъvi* etc.

Au centre même du dialecte slovaque de l'est, près de Prešov (Nižný Šebeš), l'état est le même qu'à l'ouest: *hermi*, *kervi*, *tervalo*, *χerbet*, tandis qu'à la frontière même d'Abauj et de Zemplin, c'est-à-d. plus à l'est (Kalša), l'état est intermédiaire: *hirmi*, mais *krevi* et *χribet* (la forme **trъvati* manque; on dit ici, de même qu'à Jabloń, *dłuho trima*). Ce qui frappe encore, c'est que les parlers slovaques de l'est au type *hermec* voisinent avec les parlers des Łemki où domine le type *hъrmiti* à voyelle + *r*; au contraire le dialecte zemplin de Jabloń au type *hrъmi* voisine avec le dialecte des Boïki qui a déjà à la place de **rь̥* parfois *r* + voyelle.

Le fait que d'anciens *r̥*, *l̥* ont eu dans le dialecte slovaque de l'est un développement extrêmement semblable à celui du polonais, ce qu'on ne peut pourtant pas expliquer par une tardive colonisation polonaise, et que d'autre part *r̥* secondaire est ici continué de façon complètement différente du polonais mais partiellement semblable à la continuation de *rъ̥* chez les Łemki (probablement en contact avec les Slovaques de l'est à la fin du moyen âge) et partiellement à celle de *rъ̥* chez les Boïki — ce fait-là s'oppose à toute tentative d'explication des traits polonais du dialecte slovaque est par quelque influence du polonais-même.

3) Dans son article »Bol Spiš v XIII st. polský« [1], Šmilauer s'appuie sur le fait que *Bela*, nom du ruisseau, est plusieurs fois attesté dans les documents hongrois du XIIIe s., et conclut que le dialecte parlé en ce temps-là dans la partie sud du Spisz n'avait pas *a* ⇐ *ě*. L'auteur n'a pas la prétention d'affirmer qu'on disait au XIIIe s., sur le haut Hornad, *ćasto*, *lato* etc.; toutefois l'argument de Šmilauer doit être considéré comme insuffisant. Nous savons bien que la dépalatalisation **ě* ⇒ *a* n'avait pas toujours lieu en polonais, quand **ě* était précédé d'une labiale. Aussi

[1] Bujnákův Sborník, Bratislava 1933, p. 28—33.

dit-on en Mazovie: *ḿelki*, *v́edro*, *v́etråk*, *pov́edać*, *zåv́esa*, *zaḿetać*[1]. Et même le dialecte bas sorabe »de Jakubitza«, déjà mort, autrefois avoisinant avec les parlers polonais, a régulièrement la dépalatalisation *ě ⩵> a devant la prélinguale dure, jamais cependant après la labiale. Alors la prononciation *b́ela* (noté *Bela*) au XIII[e] s. dans le Spisz du sud ne laisse pas conclure à l'existence simultanée des formes *ćasto*, *lato* etc.

---

28. WILLMAN-GRABOWSKA H.: *Bṛ́haspátir nī́lapṛṣṭhaḥ.* Séance du 25 juin 1935.

Le nom du dieu *bṛ́haspáti* est un groupe fixé comme un seul mot et composé du génitif du nom d'action (cf. Grassmann s. v) *bṛ́h* + *páti* »maître«. Il appartient au type d'épithètes composées, si fréquentes dans la langue liturgique de l'Inde ancienne.

La notion renfermée dans les asyndètes à second terme *-pati* c'est ordinairement la louange d'un dieu ou d'un mortel en vue d'obtenir sa protection dans le domaine dont il a la souveraineté.

Ces composés sont des plus fréquents. Le RV. en compte 45 (cf. Grassmann, p. 170), nombre le plus élevé relativement aux autres: *-kṛt*, nom verbal si commun comme second terme, n'est attesté que 32 fois; *-vid* 28 fois; les autres sont encore moins productifs. Ainsi, dans la liste des composés nominaux, les mots ou les groupes figés (cf. Wackernagel, Gram. II p. 27 et 46 s.) avec le sujet *páti* — et puis en *-pátnī* — vont en tête. En revanche leur fréquence d'emploi est nulle. La plupart n'intervient qu'une seule fois dans tous les 1028 sūktas; d'autres, sauf les très communs *gṛhápati*, *gópati* et pareils, ne dépassent pas trois, quatre exemples. On doit en conclure qu'en dehors de rares noms-épithètes à fonction stabilisée (*nṛpáti* | *nṛpa*) la notion de »maître de...« était vieillie et oubliée (cf. *īśa*, également peu en usage en dehors du RV.). Le composé °*pati* correspond aux formations avestiques en *-patay* qui ont le plus souvent le sens social ou politique, ex. *zantu-patay*, *daiṅhu-patay* »souverain du pays, de la région etc.« Mais idée qu'il renferme approche plutôt les abstraits

[1] Nitsch, Dialekty języka polskiego (dans la Grammaire de l'Ac. des Sc. et des Let., 1923), p. 431.

avestiques en *-xšara*, presque inconnus en sanscrit sous la forme d'un composé. De toute évidence les mois en *-pati* appartiennent au patrimoine indo-iranien, au vocabulaire noble et savant. Là était sans doute la raison de leur absence dans l'usage courant. Et même devenus, quand cela a eu lieu quelquefois, des noms communs, ils ont gardé une nuance religieuse et élevée. Ainsi *gṛhápati*, avec le temps à peu près notre »bourgeois«, est au fond le »maître« de la famille, porteur de certaines charges religieuses et sociales, représentant d'un certain ordre. Il en est de même pour l'ancien *dámpati*, perdu de bonne heure; *gópati* a été remplacé dans le langage familier par *gopā́* »berger«, tandis que la pleine forme nominale a été réservée pour le style noble. Un autre composé de la langue profane, *aśvapati*, employé une seule fois (RV. VIII 21, 3) au vocatif, à la suite de deux strophes qui célèbrent Indra guerrier et à côté d'un autre vocatif, aussi isolé, *urvarāpate* »ô seigneur des champs (de blé)«, épithète qui nous surprend, adressée à Indra qu'on ne connaît point en fonction de divinité agricole — tous ces traits disparates n'accusent que trop une origine bien lointaine. Les composés comme *aśvapati*, où l'un des termes est le nom de cheval, sont très fréquents comme noms propres de l'aristocratie militaire indo-iranienne. Quant au composés avec *urvárā*, qui est un mot rare et attesté seulement dans les vieux textes (cf. Diction. de St. Péters. s. v.), on ne les relève que quatre fois dans le RV., mais en revanche très souvent dans l'Avesta (cf. Bartholomae, Wörterbuch, s. v.). Le groupe social qui les a créés avait sûrement l'agriculture pour occupation principale; ce n'était pas le trait essentiel des guerriers aryens, des kṣatryas.

D'autre part la forme même des composés en *-páti* est intéressante. Certains d'entre eux présentent le groupe syntaxique où l'intonation de chaque mot est, naturellement, conservée; ainsi *kṣétrasya páti*, nom de la divinité tutélaire des champs, RV. IV 57, 1—2—3. D'autres sont de véritables composés; ils semblent être plus récents. Le RV. a *vācáspáti* (Grassmann l'écrit en deux mots; de même pour d'autres cas pareils), mais *vākpati*, oxyton d'après Pāṇini VI 2, 19, n'apparaît qu'à partir de la Vājasaneyī Saṁhitā IV 4, et en général pas avant le Yajur Veda, texte de formation plus récente que le RV.; *kṣetrapati* est attesté pour la première fois dans Hit. 23, 6, 12 (cf. Dict. St. Pét. s. v.). D'au-

tres encore, tel *vánaspáti*, n'ont point de correspondant composé. Il faut conclure ainsi que les parathèses, forme fléchie + *pati*, sont d'une vieille formation morphologique.

La racine *bṛh-* et ses dérivés expriment la notion de force, de grandeur, de croissance. Le participe-adjectif *bṛhat-* a le sens semblable. Quand il accompagne les verbes *ukṣ-* (*vakṣ-*) et *vṛdh-*, il indique le fait de croître en force, en opulence etc.; avec *tan-* le fait de s'étendre; avec *gā-* le résonnement, toujours plus puissant, du chant. Premier terme de *bahuvrīhi* (*bṛhácchravas, bṛhát-ketu*, *bṛhádbhānu* etc.), on peut le traduire sans erreur par »puissant, largement étendu, croissant toujours« etc. C'est donc avec raison que le Dict. de St. Pét. et de Grassmann admettent, à côté de la racine *bṛh*, l'existence d'un *bṛh* nom d'action. Il ne nous est parvenu qu'au génitif et seulement dans la parathèse *bṛ́has-páti* »maître de la croissance«.

Appliqué à la liturgie, le terme *bṛ́haspáti* désignait la divinité qu'on supposait présider au résonnement des chants sacrés et par conséquent au gonflement progressif de leur son. Un doublet, déjà dans le RV., c'était *bráhmaṇaspáti*. Ce groupe, fixé en un mot, avait au moins la clarté pour lui: en tant que *bráhman* signifiait »la prière«, il était naturel qu'il existât un dieu protecteur du culte, dieu qui assurait l'efficacité des prières. *Bráhmaṇaspáti* à sens précis n'a pas éliminé *bṛ́haspáti* incertain; mais existant à côté de lui, conférait à ce dernier un peu de sa valeur liturgique plus ou moins constante.

Jamais cependant *bṛ́haspáti-bráhmaṇaspáti* n'a eu de fonction aussi déterminée et distincte que d'autres dieux, Indra, les Maruts etc. Son nom semble être pris souvent comme synonyme de celui d'Agni (Max Müller, Rg-Veda Saṁhitā translated, I p. 77); la plupart des épithètes adressées à *bṛ́haspáti* peut être appliquée au Feu. Mais d'autre part le mot *bṛ́haspáti* apparaît dans plusieurs passages où il est manifestement question de Soma. Ailleurs encore ce dieu disperse les ténèbres et fait le jour, ailleurs il figure comme créateur du monde à l'égal de Prajāpati... Hopkins (Religions of India, p. 126) voit en lui »a priestly interpretation of Indra«, »a priestly abstraction of Indra in his higher development«. Certains chercheurs ne veulent point admettre une relation entre *Bṛ́haspati* et les phénomènes de la nature. Ainsi Roth (ZDMG I 66 ss.) le considère plutôt comme une sorte d'idée pla-

tonicienne de sacrificateur et de sacrifiant à la fois, du dévot et du prêtre. Comme tel, dit Roth, *bṛ́haspáti-bráhmaṇaspáti* devient le hotar des dieux et leur purohita. L'opinion de Roth à été suivie par le Dict. de Pét., par A. Kaegi (Der Rigveda) et par A. Bergaigne (La religion védique, I, p. 299). A. Bergaigne, cependant, constate que plusieurs autres dieux encore ont le caractère indéfini et abstrait, bien qu'on puisse découvrir, ou au moins leur supposer, l'origine anthropomorphiste et naturaliste. *Bṛ́haspáti*, selon la conception de Bergaigne, symboliserait l'action magique des formules sacrificatoires. Il serait ainsi une abstraction personnifiée, phénomène analogue à celui qne M. A. Meillet aperçoit dans la figure, complexe aussi, celle-là, de Mithra iranien »dieu du contrat«.

Cette conception pèche par trop d'intellectualité; elle paraît trop unilatérale, appliquée à la divinité du panthéon indien qui avait une forte tendance à chercher son point d'appui dans les phénomènes naturels. Les abstractions sont des faits secondaires; elles ne viennent qu'après les périodes réalistes et n'apparaissent qu'assez tard; tandis que l'habitude de ne saisir dans la vie humaine ou cosmique que le côté concret persiste bien longtemps. *Bṛ́haspáti* a sa propre personnalité. Bien des passages en témoignent; ainsi dans l'Atharva Veda il figure comme archer ou comme guerrier armé d'une hache; certains *dvandva* présentant une paire de divinités autonomes le mentionnent à côté d'Indra. Ce n'est pas sans raison, non plus, que A. Hillebrandt (Vedische Mythologie I 405—425) relève en *bṛ́haspáti* la figure d'un dieu réel, dieu des plantes. H. Oldenberg combat énergiquement cette thèse (Die Religion des Veda, p. 66 note); il s'oppose aussi à l'identification de *bṛ́haspáti* avec la lune.

Toutes ces opinions qu'on vient de citer renferment du vrai et du faux; les observations sont justes, les conclusions sont trop partielles ou trop générales et ne tiennent pas suffisamment compte des traits communs et des contrastes dans la représentation du dieu. Notons ici seulement ce qui suit.

Les Indiens, arrivés dans le Penjab, y trouvent déjà des populations sédentaires et agricoles. Peu à peu les conquérants deviennent agriculteurs à leur tour et, forcément, empruntent des traditions déjà existant sur place, des rites (cf. à cet égard *āgrayaṇeṣṭi* du ŚB.) et des divinités indigènes. Le mépris et la haine

(la crainte?) que l'on professait envers *dasyu* etc. n'empêchait pas qu'on subissait l'influence des groupements voisins, prépondérants par le nombre. A la fin de la période védique, à mesure que le rituel et l'exégèse brahmanique se développent, quelques (ou plusieurs) divinités locales, introduites dans le panthéon aryen se transforment et s'adaptent au milieu. Quelques unes gardent néanmoins leurs traits particuliers, ainsi Kṛṣṇa est noir, Śiva a l'apparence contraire aux représentations poétiques du RV. etc. *Bṛ́haspáti* a pour fonction de présider à la croissance des plantes; par extension — à l'expansion du sacrifice et de son efficacité. Les notions raprochées de *bṛ́h* et de *brahman*, ce dernier surtout restant en relation étroite avec le culte, ont contribué à l'équivalence *bṛ́haspáti* | *bráhmaṇaspáti*. RV. III 26, 6 et AV. passim *bṛ́haspáti* envoie la pluie qui nourrit les plantes. La lune envoie la rosée. La lune et le Soma ne font qu'un; de là le chemin n'est pas long au procédé favori des Brāhmaṇa — et avant eux — qui consiste à mettre les termes en rang et à les identifier ensuite: la lune = le Soma = *bṛ́haspáti*. Il est facile de leur trouver plus de traits communs; ainsi le Soma, élément essentiel du sacrifice, est la plus noble des plantes, c'est *vánaspáti* »maître de la forêt«, comme dit son épithète des plus fréquentes; *bṛ́haspáti*, maître des plantes, sera infiniment proche au maître de la forêt. *Bṛ́haspáti* envoie »des flèches de pluie«: Indra avec sa foudre perce les nuages, libère les vaches de pluie, nourricières des champs. Et comme le soleil, dans l'Inde du Nord, est nourricier et distributeur de richesses, comme la lumière qui, montant en force, disperse les ténèbres, de même *bṛ́haspáti* »maître de la croissance« sera un avec le soleil. C'est en dieu de lumière qu'il porte RV. V 43, 12 le surnom de *nīlapṛṣṭha*, mot considéré ordinairement comme l'épithète d'Agni et traduit: »celui qui a le dos noir«.

Nous nous permettons ici quelques réserves. Lorsque les poètes védiques parlent de la trace noire du feu ou de la fumée, ils se servent d'adjectif *kṛṣṇa*, ainsi *kṛṣṇápavi* »à la jante noire«, *kṛṣṇáyāma* »celui dont la voie est noire«, *kṛṣṇáyoni* »au sein noir«. *Nīla* est »bleu-noir, bleu-marine, bleu-foncé« etc.; *nīlakantha* n'est pas seulement le surnom de Śiva dont le cou a noirci (bleui?) après avoir avalé le poison, mais c'est aussi le nom du paon qui a le cou bleu-vert-foncé, jamais noir. Passons sur d'autres exemples. Il est évident que *nīla* est de préférence »bleu«.

Pṛṣṭha dit »le dos«, mais sa notion fondamentale est »ce qui est étendu«, et placé RV. IX 29. 5, à côté du duel *ródasī* »le ciel et la terre«, doit être traduit par »firmament«.

Ainsi *nīlapṛṣṭha* n'est pas un (dieu) au dos noir, mais, au moins RV. V 43, 12 où *bṛ́haspáti* est nettement une force lumineuse, cf. *bṛ́haspátim... híraṇyavarṇam aruṣám*, c'est le symbole du ciel, du maître de firmament bleu, textuellement »celui dont l'étendue (le dos«) est bleue«. Définition à caractère purement védique du ciel de nuit, analogue à d'autres définitions connues.

En partant de cette représentation du »dos noir« certains voyaient dans *bṛ́haspáti* un être démoniaque. L'affaire est plus compliquée. Ce dieu était d'origine étrangère. On ne savait pas au juste où le placer et une fois il semblait être comme un autre Indra, une autre fois — le doublet de Soma etc. On observait quelque méfiance à son égard: »Some of the Vedic Aryans... do not like Bṛhaspati, and look on him as a suspitious novelty« (Hopkins, l. c. p. 136). Cela a trouvé son expression dans la noirceur partielle, d'autant plus frappante, qu'on lui attribuait, plus tard, quand plus d'un être noir était introduit parmi les dieux indiens. Plus caractéristique est encore le fait qu'on associait avec ce nom des opinions condamnées par les brahmanes. *Bṛ́haspáti-Bráhmaṇaspáti* instructeur et maître des dieux (cf. les épopées et les Purāṇas) n'a pas empêché la légende de se créer un Bṛhaspati instructeur des démons. C'est lui qui aurait formulé la doctrine matérialiste, exécrée également par les brahmanes et les bouddhistes. Quand Umā l'expose à Siva, le dieu-époux s'écrie: »pernicieuse est cette science, bien que plusieurs sages l'aient professée« .Une nuance d'hostilité s'attachait au nom de Bṛhaspati. Elle peut être expliquée en grande partie par l'incertitude quant au vrai caractère du dieu dont le nom, il est vrai, intervenait souvent dans les formules de sorcellerie (cf. Atharva Veda passim), mais dont la figure était en somme trop vague pour attirer des dévots. Il occupait une situation importante dans la théorie du culte, on l'avait anobli en lui conférant le nom liturgique de *brahmaṇaspáti*; malgré cela on penchait à voir en lui un démon, quoique bienveillant. Ce n'est pas tellement en dieu venu du dehors qu'en création hétérogène, amalgame artificiel des notions liturgiques avec des conceptions naturalistes que *bṛ́haspáti* brahmanique s'est trouvé en contradiction avec son rôle propre et son origine.

BIBLIOGRAPHIE POUR AVRIL—JUIN 1935.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—3 I—II, 1935, Janvier—Mars 1935. Cracovie 1935, 8°, p. 1—58.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1935, p. 1. — Bibliographie pour janvier—mars 1935, p. 54. — Résumés: L. Andrejczin: Le verbe »vouloir« comme auxiliaire en polonais, p. 4. — K. Buczek: Les débuts de la cartographie polonaise, de Długosz à Wapowski, p. 9. — L. Caro: Kausalität oder Teleologie in der Volkswirtschaftslehre, p. 12. — K. Chodynicki: Les origines de l'Union de Brześć, p. 17. — Wł. Czapliński: L'attitude de Ladislas IV en présence de la guerre de Trente ans et sa politique entre 1637 et 1645, p. 21. — L. Czekanowski: La différenciation ethnographique de la Pologne à la lumière du passé, p. 25. — K. Estreicher: Raub und Vernichtung der polnischen Reichsinsignien, p. 29. — W. Jabłoński: Les siao-ha(i-eu)l-yu de Pékin. (Essai sur la poésie populaire en Chine), p. 30. — Z. Klemensiewicz: Die Verknüpfungszeichen, p. 32. — T. Lehr-Spławiński: Du dictionnaire polabe, p. 35. — M. Małecki: Les traits balkaniques dans les dialectes de Macédoine, p. 39. — J. Manteufel: Les papyrus et les Ostraka de Varsovie, p. 42. — T. Sinko: De Horatii monstro ridiculo, p. 45. — J. Szablowski: Das alte Schloss in Żywiec, p. 47. — T. Szydłowski: Jorg Huber, p. 48. — St. Urbańczyk: Le refoulement en vieux polonais de l'ancien relatif *jen, jenże, jiż*, par l'interrogatif *który*, *kto*, *co*, p. 49.

Corpus Vasorum Antiquorum. Pologne, sous la direction d'Edmund Bulanda. Fascicule 2, Collections de Cracovie, par Kazimierz Bulas. Cracovie 1935, 4°, 70 p. + 40 pl. en héliogravure.

Encyklopedja Polska, t. XXI, dział XVIII, część I.

Kraków 1935, 8⁰, str. 376. *(Encyclopédie Polonaise, t. XXI, section XVIII, I-ère partie. Cracovie 1935, 8⁰, 376 p.).*

Treść: Dzieje literatury pięknej w Polsce. Wydanie drugie. Bruchnalski W.: Łacińska i polska poezja w Polsce średniowiecznej, str. 1. Sinko T.: Poezja nowołacińska w Polsce, str. 73. Krzyżanowski J.: Poezja polska wieku XVI, str. 146. Brückner A.: Poezja polska wieku XVII, str. 230. Brückner A.: Poezja czasów saskich, str. 295. Chrzanowski I.: Poezja polska za czasów Stanisława Augusta, str. 307. *(Contenu: L'histoire des belles-lettres en Pologne. II-e édition. Bruchnalski W.: La poésie latine et polonaise en Pologne au moyen-âge, p. 1. Sinko T.: La poésie néolatine en Pologne, p. 73. Krzyżanowski J: La poésie polonaise du XVI-e siècle, p. 146. Brückner A.: La poésie polonaise du XVII-e siècle, p. 236. Brückner A.: La poésie à l'époque de la dynastie de Saxe, p. 295. Chrzanowski I.: La poésie polonaise sous le règne de Stanislas-Auguste, p. 207).*

Materjały prehistoryczne, tom I. Kraków 1935, 4⁰, str. 179 + XXIII tabl. *(Matériaux préhistoriques, t. I. Cracovie 1935, 4⁰, 179 p. + XXIII pl.).*

Treść: Zabłocki J. i Żurowski J.: Znalezienie zapasów *Lithospermum* w dwu stanowiskach kultury małopolskiej, str. 1. Reymann T.: Badania terenowe na polu »Karasiniec« w Pobiedniku Wielkim ,pow. Miechów, str. 29. Fitzke J.: Materjały prehistoryczne z Sandomierskiego, str. 59. Bryk J.: Kurhany w Rusiłowie i Krasnem, str. 85. Rajewski Z. A.: Cmentarzysko »łużyckie« we Wronkach w pow. szamotulskim (woj. poznańskie), str. 103. Żurowski J.: Dwa skarby bronzowe z Krakowskiego, str. 123. Reyman T. i Żurowski J.: Nabytki Muzeum Archeologicznego Polskiej Akademji Umiejętności w latach 1920—1925, str. 141. Skład Komisji antropologji i prehistorji w dniu 31 grudnia, str. 47. Sprawozdania z posiedzeń Komisji antropologji i prehistorji w latach 1926—34, str. 148. *(Contenu: Zabłocki J. et Żurowski J.: Les depôts de Lithospermum, trouvés dans deux stations se rattachant à la culture petite-polonaise, p. 1. Reymann T.: Études de terrain dans le champ appelé »Karasiniec« à Pobiednik Wielki, district de Miechów, p. 29. Fitzke J.: Matériaux préhistoriques provenant de la région de Sandomir, p. 59. Bryk J.: Les tumulus de Rusiłów et de Krasne, p. 85. Rajewski Z. A.: Le cimetière »lusatien« de Wronki, palatinat de Poznań, district de Szamotuły, p. 103. Żurowski J.: Deux dépôts d'objets de bronze, trouvés dans les environs de Cracovie, p. 123. — Reymann T. et Żurowski J,: Les objets acquis entre 1920 et 1925 par le Musée d'Archéologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, p. 141. Liste des membres de la Commission d'Anthropologie et de Préhistoire, le 31 décembre 1934, p. 147. Comptes rendus des séances de la Commission d'Anthropologie et de Préhistoire dans la période de 1926 à 1934. p. 148).*

Moszyński K.: Atlas kultury ludowej w Polsce. Zeszyt II opracowany wspólnie z J. Klimaszewską i M. Bytnarówną. Kraków 1935, 8⁰, 11 map z tekstem. *(Atlas de la culture populaire en Pologne. Fascicule II, préparé en collaboration avec M-lle J. Klimaszewska et M-lle M. Bytnar. Cracovie 1935, 8⁰, 11 cartes accompagnées de texte).*

Polski Słownik biograficzny. Tom I, zeszyt 3 (Babiaczyk Adam — Baranowski Wojciech). Kraków 1935, 4⁰, str. 193—288. *(Dictionnaire Biographique Polonais. T. I, fascic. 3 [Babiaczyk Adam — Baranowski Adalbert]. Cracovie 1935, 4⁰, p. 193—288).*

Prace Komisji orjentalistycznej, n⁰ 18. Kraków 1935, 8⁰, str. 100 + 2 tabl. *(Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales, n⁰ 18. Cracovie 1935, 8⁰, 102 p. + 2 pl.).*

Treść: H. Seraja Szapszał: Próby literatury Turków z Aserbajdżanu perskiego. Wstęp, teksty, tłumaczenia i słownik aserbejdżańsko-polsko-niemiecki. *(Contenu: H. Seraja Szapszał:* Proben der Volksliteratur der Türken aus dem persischen Aserbaidschan. Einleitung, Texte, Übersetzung mit einem polnisch-deutschen Glossar. *Morceaux choisis de la littérature populaire des Turces de l'Azerbaïdjan persan. Introduction, textes, traductions et glossaire polono-allemand de la langue azerbaïdjanne).*

N⁰ 19. Kraków 1935, 8⁰, str. 193 + II. *(N⁰ 19. Cracovie 1935, 8⁰, 193 p. + II p.).*

Treść *(Contenu: Jabłoński W.: Les »siao-ha(i-eu)l-yu »de Pékin. Essai sur la poésie populaire de la Chine).*

Prace Komitetu Wydawnictw Ekonomicznych, n⁰ 12. Kraków 1935, 8⁰, str. 32. *(Travaux du Comité chargé de la publication d'études du ressort de l'économie politique, n⁰ 12. Cracovie 1935, 8⁰, 32 p.)*

Treść: I. Bezner: Dyspersja cen w Polsce (1917—1932). *(Contenu: I. Bezner: La dispersion des prix en Pologne [1917—1922]).*

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego. Serja II, tom XLIV (ogólnego zbioru t. 69), n⁰ 4. Kraków

1935, 8⁰, str. 106. *(Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie. Série II, tome XLIV (vol. 69 de la collection complète), n⁰ IV. Cracovie 1935, 8⁰, 106 p.).*

Treść: J. Feldman: Na przełomie stosunków polsko-francuskich 1774—1787. Vergennes wobec Polski. *(Contenu: J. Feldman: Un tournant dans l'histoire des rapports entre la Pologne et la France, 1774—1787. Vergennes et la Pologne).*

Studja Ekonomiczne, zeszyt I. Kraków 1935, 8⁰, str. 62. *(Etudes sur l'économie politique, fascic. I. Cracovie 1935, 8⁰, 62 p.).*

Table des matières.